

MERCI MONSIEUR LE JUGE !

LES BONNES FEUILLES

LA DESCENTE DE LIT

J'aplatis profond dans les profondeurs de la récupération humaine. Je sursaute, un taré aplatit la sonnette de mon deux-pièces-cuisine avec vue sur cour, où je pionce depuis plus de vingt piges.

Dans le cirage complet, j'arrive à gaffer ma tocante : six du mat ! J'allume la loubarde, je décarre rapidos du pageot. Les varices dans le beurre et les berlingots dans la moutarde, je crie, non, je gueule ! : « *Ça va, ça va, deux minutes, c'est bon, j'arrive ! J'arrive ! Oh, du calme !* »

Mais le taré a les portugaises ensablées, il est toujours pendu à cette pute de sonnette.

Dans le brouillard, les yeux dans la colle, j'entrebâille discrétos la lourde, je m'la prends en pleine tronche. Je m'explode le dos contre le mur de l'entrée, un calibre enfoncé dans le bide : « *Gérard Vincent, lève les mains, c'est la police, ne joue pas au con, sinon, tu vas morfler !* »

Je panique. J'obéis, ma serviette se fait la malle, je me retrouve les morbaques à l'air et le braquemart pendant.

De suite, je renifle des visiteurs admiratifs, envieux de ma virilité !...

« *Mais putain de merde, qu'est-ce que vous me voulez ?...*

– *Ne fais pas le mariolle, on va te mettre au parfum !* »

En un quart de seconde, une envolée de perdreaux envahit mon chez-moi, ou plutôt, ce qui n'est déjà plus un chez-moi.

J'hallucine, j'ai pas le temps de réagir que je me retrouve l'oignon planté sur un tabouret à oilpé, avec l'ordre de ne pas bouger.

Bonjour le réveil câlin... !

J'ai la tirelire qui bastonne. Ils m'ont filé le traczire, avec leur broliquat glacé sur la cave à ragoût !

D'entrée, ils balancent les pognes dans toute la baraque, les tiroirs, la poubelle, même le matelas y passe. Ils rampent sous le canapé, ils se farcissent les vagues de mes jeans et de mes costards ; ils démontent la tinette, grimpent au-dessus de l'armoire.

Je suis abasourdi, vert de gris...

Ils sont neufs lardus, accompagnés d'une frangine, gaulée à filer la trique à un macchabée, surtout à la fraîche !...

Ça me bouche le siphon, comment une si belle sauterelle peut turbiner dans la volaille !... C'est vraiment du gâchis !

Je sais depuis un bail que la plus gironde n'est pas toujours la plus maligne. La preuve !...

Elle chope ma femme par le bras, et la trimbale dans la salle de bains pour approfondir sa putain de perquise à la noix.

J'ai beau m'astiquer le melon dans tous les sens, je ne comprends pas ce qui me dégringole sur l'étagère.

Sûr, ils se gourent de lascar, ou d'homonyme, va savoir...

J'en peux plus ! Ça fait plus d'une plombe qu'ils jouent les fouilleurs de merde, j'ai l'oignon qui colle au tabouret.

Ça commence à me chatouiller les ficelles !

S'ils s'appliquent un peu, c'est fondu ! Ils vont finir par mettre la paluche sur mon dépôt de munitions, mon labo pour enfariner, les bécanes à fabriquer les faux talbins, et deux ou trois tapins que j'ai dû planquer par inadvertance dans mes quarante-cinq mètres carrés.

Normal, je demande connement ce qu'ils cherchent :

« Mon pote, tu sauras quand on aura trouvé. Pour le moment, tu la fermes !... Tu restes pénard, tu fais comme le vieux Charles, tu attends, t'as pigé !

Ça me fait une belle jambe, ça m'explose les globules, je commence à avoir des punaises qui grimpent.

– Alors toi poulet, t'es costaud ! Tu m'appelles mon pote, tu me files la lourde dans la vitrine, tu me braques, tu me fracasses le dos, tu dépouilles ma baraque, et tu veux peut-être que je te dise merci et que je t'embrasse, ou que je t'embrasse avant de te remercier ?...

– Vincent, on est désolés, on voulait t'apporter des croissants, mais à cette heure matinale, toutes les boulangeries sont lourdées.

– Tu peux toujours chanter poulet, j'aime pas les croissants, c'est trop gras, et ça fait grossir.

– Dans la police, on sait se tenir, on a un certain savoir-vivre. On ne t'a pas viré de ton plumard par plaisir. Regarde, un joli cadeau rédigé spécialement pour ta délicate personne, un beau mandat tout neuf d'un juge d'instruction !...

– À partir de maintenant, sept heures onze précises, tu es placé en garde à vue, sur commission rogatoire de Monsieur Yvon Padre, premier juge d'instruction à Paris. Tiens, signe en bas de la feuille, à droite.

– Mais c'est quoi cette grosse enculade ? Dis-moi au moins ce qu'il me veut ton premier juge ?

– Oh, ce n'est pas méchant ! Simplement, que nous fassions un brin de causette, histoire de faire connaissance, et te poser quelques petites questions. Comme tu es un garçon vachement honnête, ça va se passer comme sur des roulettes !

– Ton curieux et toi, poulet, eh vous vous mettez les doigts dans la prise, vous pédalez carrément à côté du vélo ! Moi, Je n'ai rien à me reprocher, vous êtes jobards !

– On verra ça plus tard, pour le moment tu te sapes. Je te préviens, ça risque d'être un peu long. Prends un sac avec deux ou trois calbars et des clopes. »

Domage, rien que pour les emmerder, ça m'aurait pas déplu de décoller à poil avec les flageolets en bandoulière.

Le cador, le singe, le chef, c'est un petit rondouillard grand comme mon porte-clés qui se prend pour Rambo. Il attaque copieux :

« Le 36, tu connais, n'est-ce pas ?

– Non, jamais ! Pourquoi ?

– Alors, c'est que jusque-là, t'as eu la baraka, ou tu es un gros menteur.

J'ai le résiné qui bout, je barre légèrement en vrille.

– Poulet, avant de jacter, il faut te rencarder, je te répète : jamais ! Tu connais ton charbon ou t'es en stage ? Tu bosses qu'un week-end sur deux ?

– Vincent, tu n'as pas l'intention de me faire avaler que t'es un jeune perdreau de l'année, blanc comme neige.

– Tu avales ce que tu veux, j'en ai rien à chatouiller, fais ton beau métier mais, ne me traite pas de menteur !... »

Après avoir transformé copieusement mon chez-eux, en bordel, Rambo la Roulade rappelle ses clébards :

« Messieurs dames, on s'arrache, la renifle est terminée. »

Allez, maintenant c'est la poulette aux beaux nibards qui ramène sa fraise :

« Capitaine, il ne faut pas oublier sa charrette.

Il se tourne vers moi, me mate dans les yeux :

– Vincent, elle est où, ta caisse ? »

Alors là, qu'il aille se faire démonter la turbine. Pas question que je l'ouvre !

Je sens que le chef poulet ressent un certain plaisir à me parfumer qu'il est rencardé sévère sur mes petites habitudes.

C'est du cousu main, du bossé :

« *Troisième sous-sol, placard 327, dis-moi si je me goure ou non.* »

Ce gros malin de « je sais tout » m'embrouille les allumettes.

Je suis bien obligé d'approuver par un signe de tronche.

Ils vont m'emballuchonner. Avant qu'ils m'emportent, je me déballonne pas, je demande si je peux au moins embrasser ma femme.

« *Permission accordée, mais pas de messe basse, t'as pigé !* »

La pauvre, elle se met à chialer et demande naïvement :

« *Monsieur, ce qu'on lui reproche, c'est grave ?*

– *Je ne peux pas vous répondre.*

– *Est-ce que je peux au moins venir le voir ?*

– *Désolé Madame, il est au secret, si vous voulez des nouvelles, vous pouvez m'appeler, je vous laisse mon numéro de téléphone.* »

Il lui tend sa carte.

Elle murmure un merci, rempli de larmes. ça me dévore les boyaux et me file aussi l'envie de chialer. Je me vautrerai jamais devant ce mec-là !

« *Calmez-vous Madame, il ne faut pas vous mettre dans un tel état. On a juste quelques bricoles à lui demander.* »

Elle n'est pas belle celle-là ! Voilà que cette double enflure joue les consolateurs. Celui-là, quand il a entravé que le culot c'était gratos, il s'est gavé grave ses petits poumons !

Je commence à avoir les bourriches au bord du précipice. Je cherche au fond de moi un peu de patience, je fais des efforts énormes pour rester cool.

J'ai une enclée d'envie de me les faire, de leur démolir le baigneur. Le gros problème, c'est qu'ils sont nombreux et plutôt balèzes. Si je me prends pour Bruce Willis, ils vont me becter tout cru, me passer à tabac, et sans la fumée. Me piétiner comme un mégot. Pour eux, ce n'est que de la légitime défense, de la rébellion, histoire de palper de la monnaie. Allons-y, outrage !

Alors il vaut mieux pour ma carcasse que je fasse le canard, même le caneton.

En deux coups les gros, sans toucher le niño, je me retrouve au fond de l'ascenseur.

Rambo le Rouleur appuie direct sur le bouton du moins trois.

« *Tu vois vieux, n'essaie pas de nous la faire à l'envers, on va t'y amener tout droit à ta mercos. 558 VG 75.*

– *Monsieur de la Police, avant que j'aille porter le deuil pour chourave de charrette, tu veux peut-être les clés ?*

– *T'es con ou naïf ? Tu me prends pour un bleu-bite ? Ça fait plus de deux plombs qu'elles sont dans ma fouille, avec tes papelards et tout le reste.* »

Alors là, j'y crois pas !

Ma tire est devenue un objet d'une immense curiosité. Ils se cassent le baigneur à démonter les tapis, la boîte à gants, le coffre, les accoudoirs, ils virent la roue de secours, on croirait des affamés qui cherchent de la becquetance.

Il faut voir les lumières ! Une vieille pile électrique naze, ils la décarcassent, on ne sait jamais, il y a peut-être un bazooka, ou un char d'assaut, de planqué à l'intérieur. Je ne sais pas ce qu'ils cherchent, mais, pour chercher, ça cherche ! ça ne rigole pas. Je suis pas béton sur une bande de ramiers, ça ramone dur dans la moulure. Un têtù fourre son pif sous la caisse. Un autre dans le moulin.

Moi, j'attends, pénard, tranquilloux, je me casse pas les jonquilles, je sais pertinemment qu'ils rament pour quechie. Au fond, si ça les amuse, tant mieux pour eux, j'en ai rien à braire. Au moins, ça a un avantage, ça vire la poussière !...

Rambo le Rouleur ne se salit pas, il reste planté à côté de mézigue, à mater les autres turbiner. Normal, le boss, c'est le boss, il ne faut pas pousser, il ne va pas se dégueulasser les pognes, sinon c'est plus un boss !

Mon zob ! Rien de rien. Même pas une capsule de bibine, ni un ticket de métro.

Je sais, c'est pourri, dégueulasse, injuste, ignoble, ces pauvres volailles se sont déplumées pour que dalle. S'ils avaient un brin de museau, en lousdé, ils m'auraient averti. J'aurais planqué un petit truc bien comestible, juste histoire de leur faire gentiment plaisir.

Tant pis pour leur barbe, ils n'avaient qu'à pas débouler à l'improviste !...

Les démonteurs ont terminé de démonter. Ils ont de grosses, grosses glandes. Je crève d'envie de leur envoyer dans les molaires qu'ils me font de la peine, les chercheurs de l'introuvable, ces petites cervelles aux grosses paluches qui ramonent sans rien ramener.

Il ne faut pas se gratter le nombril, ce sont des déplumés très déçus, rongés par une curiosité malsaine.

Allez, direction les escaliers pour une sortie soi-disant discrète, devant mes gardiens, les voisins, le pharmacien, la crémière, les mères de famille avec leurs mômes qui se barrent à l'école, et par-dessus le marché, le facteur médusé, entouré de badauds...

Le bonheur... le paradis quoi !!!

Après m'être engorgé tout ce foin et les désillusions de la police française, je me retrouve le cul entre deux perdreaux, à l'arrière d'une Peugeot. Si je n'étais pas dans ce merdier, j'aurais souri ; sérieux, je n'invente pas le blase de la tire qui nous trimbale : *Peugeot Evasion !* À croire que ces Messieurs ont de l'humour.

Le guignol qui conduit a failli aplatir une pauvre mémé qui traversait sur les clous. Et ce connard déborde de savoir-vivre. Il n'a pas inventé l'eau tiède, ni la machine à compter les épiluchures de patates. Il a le culot d'ouvrir sa grande bouche : « *Espèce de vieille connasse, tu ne peux pas faire attention !...* »

Il me débecte, je hais ce genre de débris inhumain.

« *Dis-moi, Ayrton Senna, t'es au parfum ? Ils vont bientôt organiser les jeux olympiques pour les simplets. Tézigue, d'office, t'as pas à te gratter, t'es sélectionné, t'auras pas besoin de courir ; les médailles, c'est pour ta pomme.* »

Mon voisin de droite, qui a plutôt l'air d'un judo casse-croûte de très bas étage que d'un préposé de la fonction publique :

« *Vincent, tu la fermes ?*

– *Ah non ! Si vous, les représentants de l'ordre et du désordre, vous ne respectez pas les vieux, mais, bordel de merde, qui va le faire dans ce putain de pays ? C'est grave !...*

Rambo la Roulade :

– *Ça va, basta Vincent, tu vas pas nous baver sur les rouleaux !...*

J'ai les gauloises qui montent dans le rouge :

– *Écoutez-moi, la maison poulaga, vous allez arrêter votre cinoche !!! Insulter une femme qui pourrait être votre mère !... C'est dégueulasse et lamentable !!!*

– *Tu vas fermer ta grande gueule ! C'est pas un tordu de ton espèce qui va nous faire la morale. Tu te prends pour qui ? Nous on est des lardus et de vrais lardus, et on t'emmerde ! C'est incroyable ça alors, quel culot !*

– *Vous m'arrachez du plumard comme des chacals, pour compter mes savonnettes, et vous m'emballez sans aucune raison ?*

– *Ne sois pas si impatient, on a trois jours et trois nuits à passer ensemble. Tu vois, on a le temps !*

– *Que trois jours ? Ça ne valait pas le coup de débouler à la rosée avec un régiment. Une simple convoque, je me serais pointé avec la fleur aux dents et c'était plié, au lieu de filer mon appart en vrille pour trouver l'heure.* »

J'écrase.

Je mate à travers la vitre, les charbonneux et charbonneuses, qui barrent pour la mine. C'est drôle, aucun n'a le sourire. Comme quoi, d'aller gagner son brichton, ce n'est pas la ritournelle.

Allez hop, c'est rebarré dans la jactance, mais cette fois version copine :

« Ça va grand, tu ne cailles pas trop ?

– Non pas du tout, j'ai des glaçons dans les olives, je suppose que ça fait partie du programme ?

– Vincent, je suis content de t'avoir enfin crevé en souplesse ce matin, depuis des mois et des mois que je bosse sur toi et ta bande de potes.

– Poulet, chacun prend son panard comme il peut ; si c'est ton truc, tant mieux.

Tu gamberges duraille grand, ça fume, tu te demandes pour laquelle de toutes mes combines ils m'ont emballé.

– Eh, Monsieur l'Agent, tu devrais arrêter de suite la branlette devant des photos pour les grands. Mets-toi dans le cigare, je suis serein, j'ai la force de l'innocence.

– Tu as tapé juste ! Pour les photos, tu vas être servi. J'ai toute une collection que tu vas apprécier. De près, de loin, en gros plan, dans les troquets, au volant de supers bagnoles, à l'hôtel George V, dans le palace Royal Monceau, au Ritz, attablé dans des restos branchés, à la cambrousse, en train de lansquiner sur tes pâquerettes, et toujours en bonne compagnie.

– Je me demande à quoi ça peut te servir ta soi-disant collection, mis à part que mes potes sont beaux gosses, ma trombine photogénique, le reste, je vois pas !

– Toi, t'es un vieux roublard, nous, on est pas des cons non plus.

– Le roublard, il nage dans le pâté, et jusqu'au couvercle, sans rien piger !

Ayrton, le chefaillon qui, jusque-là, n'en a pas palpé une, ouvre son égout :

– Eh, Dugland, nous, on connaît par cœur la mélodie, il nous manque juste les paroles ; avec Tézigue, on va pouvoir boucler vite fait la chansonnette, après, tout le monde descend, et à la prochaine. Et tel que je te connais, en grand seigneur, tu vas découvrir comment on a bossé, tu vas en redemander, tu vas être en admiration, tu vas te sentir obligé de nous féliciter. »

Il peut se la bourrer profonde dans le vagin mon admiration, et s'exciter le clito avec... ce débris !

Pin-pon, pin-pon...

Et l'immense lourde du 36 du quai des Orfèvres s'ouvre, je suis chez les cadors des cadors. J'ai plus de salive, j'ai la marmotte bouffée par les crapauds.

[...]

UN COUP DANS LE RÉTRO

Il faut être honnête : vous venez de vous engorger deux chapitres, sans être affranchi. Vous êtes en pleine brasse coulée.

Avant qu'il vous prenne la malheureuse tentation de filer ce chef-d'œuvre à la poubelle et de me réclamer de l'oseille, je préfère, par charité pour les pauvres éboueurs, et guidé par mon côté rat, vous pondre le début de cette magnifique enclade.

[...]

FAUCHÉ PAR LES ANGES

Il m'est impossible de m'engaufrer ce marathon d'écriture, sans jacter de mon ami, vieux complice de toujours.

Un bonhomme, dans le vrai sens du terme, le parrain corsico, Monsieur François Marcantoni : involontairement, il est le fil rouge de ce tourbillon d'enculades successives !... et puis, sans lui, une partie de moi-même n'existerait pas.

Je l'ai rencontré pour la première fois en 1964. à l'époque, je tricotais dans la chansonnette, il me fallait quelqu'un qui ait des relations dans le show-business où toutes les portes m'étaient verrouillées. « □ Paul le Malin » me présenta celui qui allait devenir mon ami, mon pote, et peut-être même aussi, un peu mon père...

Notre première rencontre donna en quelque sorte le tempo de nos futures relations. Pas du cinoche, juste une vraie sincérité qu'il n'avait pas peur de vous envoyer en pleine tronche.

« *Bonjour Monsieur François.*

– *Assieds-toi grand, alors comme ça, tu te prends pour "la Callas" ?*

Lorsque l'on sait que ma voix ne dépassait pas deux octaves – et encore, en montant sur une échelle les jours de beau temps –, j'avais un peu le vertige.

– *Bien sûr que je vais te le donner ton coup de main, mais tu sais, dans le show-biz, il n'y a pas d'homme, ni de parole ; le talent, ils s'en balancent, ce qui compte pour eux, c'est seulement le pognon, et rien que le pognon. »*

J'apprendrai à mes dépens que le vieux Corse avait plus que raison.

Et, c'est grâce à cet homme que j'ai eu la chance de rencontrer Raymond Pellegrin, Jean-Paul Belmondo, Eddie Vartan (le frère de Sylvie), Alphonse Boudard, Jean-Jacques Debout, Frédéric Dard, Francis Lalanne, et bien sûr, la star des stars : Alain Delon... et bien d'autres encore.

Il y avait aussi les anciens truands : Auguste Le Breton, José Giovanni, Roger Knobelspiess ; quelques voyous en exercice : Francis le Belge, Michel Ardouin (dit "Porte-avions"), Tany Zampa ; et aussi le roi des seigneurs : Anastasios, dit "François le Grec".

Nous ne recevions que du beau linge ; certains étaient peut-être dangereux, mais tellement sympas. Aussi étrange que cela puisse paraître, on accueillait également de grands lardus : Pierre Ottavioli, Aimé-Blanc, et d'autres dont je préfère oublier le blaze, ainsi que des politicards, dont son compatriote Charles Pasqua, le gentil Tiberi, Roland Dumas – l'ancien ministre des affaires plutôt étrangères ; tout ce beau monde se retrouvait autour de notre table.

Mais il veillait, avec une grande attention, à ce que certains ne se rencontrent jamais : un ministre qui trinque avec un braqueur, bonjour la photo !

Il faut savoir que François était considéré comme un parrain, bien qu'il n'ait jamais parrainé personne. Par contre, quand deux lascars se retrouvaient en baramie, il savait placer la bonne parole, et chacun retrouvait sa place autour d'un whisky.

Ces situations lui apportaient une immense satisfaction. Il adorait ce rôle qu'il jouait avec une très grande diplomatie. Il m'a si souvent confié, en pompant sur son barreau de chaise : « *Eh bien, tu vois Vincent, c'est arrangé, c'est pas merveilleux ?* »

Le grand bandit corse n'avait qu'une seule passion, celle de déconner ; il balançait une vanne toutes les deux minutes.

J'ai passé des week-ends chez lui avec Yves Mourousi, le journaliste phare de l'époque, à chialer de rire. Aux *Grosses Têtes*, chez le père Bouvard, il a fallu qu'il raconte : « *Il y a une femme qui m'a téléphoné, pour me dire qu'avec la savonnette Marcantoni, tu auras toujours la peau lisse.* »

Une de ses préférées : « *À l'âge de quatre-vingt-seize ans, je serai blessé par un mari jaloux, et je survivrai à mes blessures.* » Encore du François : « *J'ai une copine qui s'est fait retendre la peau du ventre, maintenant, elle doit se raser la poitrine tous les matins.* »

Il faut dire la vérité : François était un vrai cabot. Il bandait à chaque interview, que ce soit à la télé ou à la radio. Il aimait être pris en considération par les journalistes. Mais l'ancien braqueur était plein de trac, alors il fallait absolument que je l'accompagne, que ce soit chez Mireille Dumas, ou bien chez Fogiel.

Le jour où TF1 lui a consacré un documentaire à 7 sur 7, il fallait absolument encore et toujours que je sois présent. Ça le rassurait, il me faisait entièrement confiance pour imposer le déroulement des enregistrements !

Quand FR3 a réalisé un reportage sur les *Traction Avant*, cette fois, il a exigé que j'apparaisse à l'écran, à ses côtés. Pourtant je n'étais vraiment pas chaud. Aujourd'hui, je suis très heureux d'avoir partagé cette dernière image avec mon vieil ami.

L'homme au grand cœur a levé une dernière fois son chapeau et éteint son cigare pour toujours à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Si Dieu existe, il ne doit pas s'emmerder avec le vieux ; je crois que c'est pour cette simple raison qu'il a pris la peine de l'appeler auprès de lui. J'espère que le jour où j'irai les rejoindre, je trouverai une bouteille au frais et que j'entendrai une voix avec un accent corse : « Ah, te voilà toi ! »

Nous avons vécu sous un soleil rieur ; désormais, mon cœur vit dans la brume et sous la pluie, hélas à tout jamais.

[...]

LA TRINGLE DANS LE RIDEAU

Comme le 36 est jumelé avec le Palais de Justice, il faut passer par un long couloir sinistre pour arriver au placard qui sert de salle d'attente.

On est attachés comme des bottes de radis.

Nous sommes attendus par nos supermen, nos très chers avocats...

Oh, que ça fait du bien de serrer les paluches de ces Messieurs dames.

Je n'ai aucun doute, ce sont des bons, je dirais même, les Zorro de la défense. Ils vont nous sortir direct de ce merdier, ça ne peut pas être autrement, éteindre le gaz, pour pas nous laisser nous asphyxier.

Il n'y a pas à tortiller, ils vont mettre les juges, les procureurs, les substituts, les emmerdeurs, au garde-à-vous, tous à genoux. Ça va ramper, on va se manger royalement des excuses, et encore des excuses...

Du coup, je me pose la question : est-ce que je vais les accepter ?

En attendant, un baveux, ça se nourrit pas de roupie de sansonnet, on va casquer cher, et même très cher, mais vu les circonstances, je suis prêt à filer mon calbar dégueulasse, et péter ma tirelire. S'il faut taper dans le crédit, c'est bon, pas de souci, je m'en chrome trente piges, je fais tomber grave la monnaie à mon sauveur.

Dans cette absurde situation, je ne dois pas me fendre la pipe, je me retiens, j'entends les mêmes gargarises bavées de leur bouche avec un « tu » ou un « vous » selon les relations plus ou moins complices avec certains de leurs clients.

Et leur fameuse tirade balourde, qui n'en peut plus de faire semblant de rassurer : « *Ne vous inquiétez pas, je suis là.* »

Ça renifle la leçon apprise et répétée des millions de fois, c'est la boulangère qui dit tout les matins : « *Bonjour, qu'est-ce qu'il vous faut aujourd'hui* », mais, en beaucoup plus solennel ; c'est normal, ce sont des maîtres. De quoi ? Ça, c'est une autre tambouille... !

Je ne vais quand même pas me mettre à douter de ces géants du barreau... Les terreurs des salles d'audience.

Je sais très bien que notre saucissonnage, pour eux, c'est du bon, et rien que du très bon : plus on s'enfonce dans l'égout, et plus ça va coûter.

Mon beau-frère répétait : « *Quand les cons sont pendus, il faut leur faire les poches, ils peuvent rien dire.* » Et aujourd'hui, c'est qui les pendus ?

Le mien de baveux, c'est un pote corse, que j'ai toujours surnommé « La Danseuse », vu qu'il léchait les pompes des magistrats.

D'ailleurs, à force de faire des courbettes, il a chopé mille lumbagos, et cent sciatiques.

Comme il est plus costaud que les autres, d'entrée, il attaque : « *Bonjour, ça va, ne t'inquiète pas.* »

Je laisse glisser, j'essaye de laisser paraître un semblant de sourire, mais je n'y arrive pas, tant pis pour lui, après tout, c'est moi le client, non ?!!!...

Je suis mort de trac, en plus il y a des courants d'air. Je claque des meules, je tape du panard, il faut attendre.

Alors, j'attends, j'ai pas le choix !

Les deux plus tordus des shérifs passent devant nous, et entrent direct dans le cabinet du juge ; la greffière refile à chaque avocat une copie du dossier.

J'hurle à ma danseuse :

« *Il faut que tu mates à fond la déposition d'un nommé Franck Rossa ou Reta, le prénom, c'est sûr, Franck machin truc, je me rappelle plus. Le reste, tu t'en balances, c'est le seul mec qui peut être la cause de toute cette saloperie, c'est la gonzesse des lardus, je te dis.*

– *Pas de problème Vincent, son prénom c'est Franck, c'est bien ça ?*

– *Oui, oui, la globule.* »

Il dépose son gros cul sur une toute petite table d'écolier faite pour un gosse de quatre ans ; il a vraiment l'air de rien, avec les genoux dans la bouche. Je suis un peu déçu, je me rends bien compte du peu d'importance que leur accorde Dame Justice ; plié en six, il arrive quand même à lire puis revient vers moi.

« *Il n'y a aucun procès-verbal d'un Rossa, Rota, ni Franck.*

– *Tu es miro, ou tu sais pas lire ? T'as bien cherché à Frank ?*

– *Vincent, je suis formel.*

– *Tu me fais le plaisir de remater à fond, sinon putain de merde, pourquoi veux-tu que je sois dans ce caca ? »*

Il ne perd pas une minute, et retourne bouquiner, pendant ce temps-là, les poulets sont toujours dans le confessionnal.

Ça fait quatre plombes.

L'avocat de Marco est un ténor du barreau, Maître Cohen. Moi, avec ma danseuse corse, j'ai plutôt l'air d'un jambon fumé, mais bon, il faut faire avec !

Son Pavarotti m'en serre cinq, et me confirme qu'il n'y a aucune déposition d'un type qui a pour prénom Franck, et qu'à ses yeux, le dossier est vide, ça va pas aller bien loin.

Sincèrement, ça me rassure, je suis complètement largué, j'ai les communicants qui ne communiquent plus, je suis dans le vide, dans le néant complet, il me faudrait une caisse d'aspirine.

J'en demande naïvement au flic avec qui je suis enchaîné. « *Dis-moi, tu te crois dans une pharmacie ? »*

Tant pis, je m'engorge mon mal de tronche, et puis tout le reste.

Le premier qu'on appelle enfin, c'est le beur au scooter, accompagné d'une avocate blonde, avec qui j'aurais bien pris des cours de droit, même si elle avait gardé sa robe ; si elle est mariée, je lui apprends la brouette suédoise, et le cocu me remerciera pour l'éternité.

Mais, nous ne sommes pas là pour ça, hélas. Au bout de vingt à vingt-cinq minutes, le même ressort, il a les larmes aux yeux et la rage aux dents : « *Il me file en prison, cette pourriture. Je suis innocent, je jure !* »

Et merde, ça commence bien !

C'est sûr qu'il a fauché le scooter, la justice, c'est du sérieux.

Quel gros baratineur, tout à l'heure, il a prétendu qu'il ne savait pas en faire, le rappeur a encore dérapé, quel pipeau !

La place est vide, c'est José qui le remplace, accompagné de son play-boy qui lui sert d'avocat.

Encore un qui ne doit pas mourir de faim, ni faire la manche : les lattes en croco, la breloque Cartier, même les chaussettes sont en soie... c'est sûr qu'il ne s'est pas rappliqué en métro, il put l'artiche, je suis prêt à parier que sa carrière ne s'est pas faite dans la défense du pauvre et de l'opprimé, il ne fait pas du camping dans une zone prioritaire.

Quinze minutes plus tard, il ressort, comme disait ma vieille tante, rouge comme un coquelicot, le José, et son play-boy, blanc comme une ligne de coke.

Marco lui hurle : « *Alors ?* »

L'autre n'arrive pas à répondre.

Pitbull encore plus fort :

« *Abruti ! Tu me réponds ?* »

– *Le... le... le... je... ju... ju... juge, veut... veut... me... me... me... mettre en pri... prison...* »

Les gardiens qui le trimbalent ne lui font pas de cadeau, ils le traînent comme s'ils le conduisaient à l'échafaud.

Il fait peine à voir l'ingénieur, il est en lambeaux, il pleure, il crie : « *J'ai rien fait, j'ai rien fait, c'est une machination !* »

Je commence à flipper dur.

C'est mon Marco qui s'envoie la prochaine invite avec son ténor sous le bras, pendant ce temps, La Danseuse tente de m'entortiller les batteries :

« *Ne t'inquiète surtout pas, tu es primaire, le juge va en tenir compte, et surtout, tu me laisses faire, ça va bien se passer.* »

Au fond, ce n'est pas bidon son raisonnement, j'ai jamais été condamné, et je n'ai rien fait de mal.

Ils ne vont quand même pas me jeter au ballon pour la gloire, bordel !

J'essaie de me rassurer comme je peux.

La lourde s'ouvre violemment, c'est Pitbull qui essaie de balancer un coup de boule à l'un des mannequins qui le tire, il tombe, ils appellent des renforts. Je bondis d'un coup. Mon gardien me retient par ces putains de bracelets ; ils sont maintenant six à le maintenir. Il se débat, il gueule : « *Bande d'enculés. Vous êtes tous des salopes. Je suis innocent.* »

Ils l'empoignent de chaque côté, et finissent par prendre le couloir, et disparaissent.

Manu est impassible, ce type m'impressionne par son flegme, son regard est rempli de haine, mais il ne dit pas un mot.

C'est son tour, il entre calmement dans la boîte à questions.

Il s'est tapé une bavette d'une plombe et en ressort aussi relax :

« *Messieurs dames, je n'y comprends absolument rien, ce soir, je dors en prison.* »

Et merde, moi qui croyais que les tôles étaient bourrées.

« *M. Vincent Gérard, Monsieur le Juge vous attend.* »

Il est une heure dix-huit du mat à la breloque du baveux, ça fait six plombes que je joue les cactus menottés.

J'entre enfin dans le cabinet, j'y avais jamais pensé, mais, le nom est plutôt bien approprié.

« *Bonjour, ou bonsoir, Monsieur le Juge.* »

Cet homme, que je vois pour la première fois, a la tête penchée sur le dossier ; il lit, ou fait semblant, je ne sais pas.

Ma danseuse est assise à côté de moi, nous attendons.

Au bout de vingt-cinq minutes, il relève la tête, je croise pour la première fois son regard, il est aussi froid qu'un vieux frigo, j'entrave de suite que ça va pas être du gâteau.

Je sens une telle méchanceté chez ce bonhomme, que j'en ai le résiné glacé.

J'ai un peu la tremblote, les molaires qui font tic-tac :

« *Avez-vous quelque chose à déclarer ?* »

– *Pour que je puisse faire une déclaration, il faudrait que je comprenne pourquoi je suis devant vous, Monsieur le Juge.*

– *Bien sûr, vous n'êtes pas au courant des faits ?*

– *Absolument pas, Monsieur le Juge.*

– *Vous êtes présenté devant moi dans le cadre d'une enquête pour assassinat, avec extorsion de fonds, sur la personne de M. Franck Rossette, ainsi que de Monsieur Takare ; je vous mets donc en examen pour association de malfaiteurs en bande organisée.*

– *Mais, Monsieur le Juge, je ne l'ai jamais vu, ni rencontré, et je ne sais même pas qui c'est ce Takare, et je n'ai jamais rien volé à Monsieur Franck Rossette.*

– *Si ce sont vos déclarations, vous prenez un très mauvais chemin, et vous aggravez les choses.*

– *Aggraver quoi ? Je n'ai rien fait, je suis innocent.*

– *Vous serez incarcéré à la prison de Bois-d'Arcy. Comme vous êtes un personnage dangereux du milieu corse, je demande une escorte spéciale de gendarmes.*

– *Mais, Monsieur le Juge...*

– *Monsieur, c'est tout pour aujourd'hui.* »

La greffière me tend mon mandat de dépôt. Je regarde le con qui me sert d'avocat qui n'a pas dit un seul mot, et qui me fait signe de la tête de signer.

Les deux gardes mobiles me repassent les canettes en sortant de chez ce brave homme, ma danseuse corse me dit :

« *Ne t'en fais pas, il nous reste le juge de la liberté et de la détention, c'est loin d'être perdu.* »

Il faut voir dans quel état je me trouve, je n'ai pas dormi depuis trois jours, je sens le rat crevé, je trouve quand même la force d'ajouter :

« *Tu dis à ma petite femme que je l'aime, et que je n'y suis pour rien.*

– *Oui, oui, ne t'inquiète pas, je vais me mettre à fond sur ton dossier.* »

LE DÉGEL DES GLAÇONS

Allongé sur ma paillasse, je me gratte les papillons, je me mine grave. Pourquoi personne ne m'adresse la parole ? Les taulards ? Aucun. Les surveillants font dans le minimum : bonjour, bonsoir, sans plus.

C'est clair, y'a un gros lézard.

À force de me torturer les méninges, je finis par avoir un sursaut d'intelligence, ce qui est normal venant de moi. Une lumière, un éclair, un rayon : c'est sûr, j'ai pigé !

Oh les peaux de vache, les enfoirés, ils vont se le manger.

Demain c'est dimanche, ça va mouliner copieux ; ça tombe très bien, la promenade dure le double le jour du Seigneur : je vais entrer violemment dans la moulure.

Je me déguise en Rocky : baskets, survêt, bonnet, gants... Je vais en démonter deux au trois, voire même quatre dans la distribution ; ça va tomber, peut-être même un cinquième, ça va être copieux pour m'arrêter.

Je suis chaud bouillant, une vraie grenade prête à dégoupiller, ça va distribuer, il y a du coup de boule dans l'air !

Je choppe mon mandat de dépôt, je déboule à fond dans la cour, je fonce direct sur le plus baraqué, un Algérien.

Il aurait été américain, c'était la même ; il fait pas loin de deux mètres, à la louche cent vingt kilos de muscle. Un simple bonjour et l'autre fait une attaque ; planté devant une boîte de nuit il n'y a pas un fouteur de merde qui ose seulement éternuer.

« *Tu sais lire le Français ?* »

En même temps, je lui colle sous le pif mon mandat, il ne sort même pas les paluches de ses fouilles, j'ai plutôt l'air d'un con avec mon bras tendu et ma feuille au bout des doigts.

Il me jette un regard qui est loin d'être affectueux :

« *Tu me veux quoi ? Toi, je ne te connais pas, vis ta vie, sinon je t'éclate !* »

Il ne faut pas que je me dégonfle, je sais que s'il me file un pain, je me retrouve de l'autre côté du mur, et je crache les tabourets de la salle à manger.

Je me dis en quarante comme en quarante ; puis la peur n'évite pas les engelures. C'est parti, c'est la guerre, je ne vais pas la gagner avec une branlette :

« *Moi, mon pote, je suis une tombola, et t'es en train de tirer le mauvais numéro, si tu sais pas lire, tu vas le becter.* »

Je vois bien que mon insistance ne lui plaît pas, mais pas du tout, il fronce les sourcils :

« *Je t'ai dit, bouge de là, je ne vais pas te le répéter trois fois, si tu continues je vais niquer tes morts.* »

J'ai toujours le bras tendu, ses paluches toujours dans son falzar.

Je joue avec mon portrait, tant pis, je carbure encore plus dur :

« *Si tu crois que tu m'impressionnes, tu te mets le doigt dans l'œil jusqu'au cul.* »

Pour la première fois, je bigle ses grosses mains.

Coup de bol, son poto emplâtre les trois feuilles.

De suite, je m'éloigne, en me retournant, je me dis que je viens de friser la correctionnelle.

Le thermomètre accroche moins cinq, pourtant, j'ai des grosses gouttes de sueur.

Je ne roule pas, mais ça va, je ne me suis pas détronché, c'est bien mon Vincent.

Peut-être que dans un moment ils vont me décalquer, me piétiner, au moins j'aurais rien à regretter.

Je continue à tourner seul dans la cour, je mate de loin ; ils sont une dizaine autour du démolisseur, ça discute cher, ils me font signe de les rejoindre, je ne sais pas ce qu'il m'attend, mais j'y vais d'un pas décidé.

« *Eh l'ancien, on est désolé, tu nous excuses ; à ton âge on croyait que tu étais tombé pour la pointe.* »

Je ne veux pas caner idiot :

– *Ça signifie quoi la pointe ?*

– *Oh l'autre, tu ne sais pas ce que c'est qu'un pédophile ?*

– *Pédophile, bien entendu. Pointe, je ne sais pas !*

– *Oh Tonton, on va te faire ton éduque ! Il ne faut jamais parler avec l'une de ces crapules de violeurs d'enfants. Si tu peux, tu leur défonces leur race.*

Un Kabyle, Mani, de la Courneuve – et ça, il y tient – s'approche :

– *Oh, dis-moi toi, tu cailles grave, tiens, je te passe ma doudoune, j'en ai une autre.*

– Alors ça, merci mon pote, c'est super cool.
– Mais de rien, c'est normal, toi t'es comme nous, sur la vie de ma mère, maintenant t'es comme un grand frère, toi.

Lui, il l'ignorait, mais moi, j'avais plus besoin de chaleur humaine que de sa doudoune, heureusement que c'est pas écrit en clignotant sur ma tronche.

Ces gamins ont une telle générosité, je suis carrément vert.

– Tu as de quoi fumer ?

– C'est bon j'ai tout ce qu'il me faut.

– Si tu veux un bout de chichon, tu demandes.

– Ça encore moins les gars, mais merci quand même.

– Tu te gênes pas, t'as besoin, on est là l'ancien, on est jeunes mais on n'est pas des bâtards.

– Il faut pas garder rancune, c'est oublié.

Le gorille s'avance vers moi, on se sert dans les bras comme de vieux amis, on se fait même la bise :

– Eh poto, désolé, franchement, on est désolés.

– Tu as failli me démonter.

– Non, il y a le respect, je ne t'aurais jamais frappé, mais tu m'as vénère, ça va, c'est relaxe maintenant.

Je m'adresse à tous en souriant :

– Bande de connards, vous m'avez miné grave de chez grave, la prochaine fois je vous file une avoine à tous, compris ?

On se marre, on se tape dans la main, chacun notre tour.

Ça sonne, il faut remonter au bercail.

– Salut la jeunesse.

– À demain l'ancien !

– Ce soir, si vous sortez en boîte, ne rentrez pas trop tard, sinon ça va barder.

– Promis tonton. »

De retour dans ma cellule, j'ai envie d'écrire à la folle qui m'a cloqué en criminelle pour le remercier de sa bienveillance, c'est quand même bien grâce à lui que j'ai des nouveaux potes.

« L'ancien », ça me gratte un peu l'orgueil, mais l'important c'est que j'ai passé un top dimanche.

C'est vrai que ce mandat débile, c'est un passeport pour le placard, de la Gold, de la balle, du choucard, ça fait mal : assassinat, bande organisée, extorsion de fonds, tous les adjectifs d'un vrai caïd ; en prime en grosses lettres, le blase du vieux, avec ça, je suis sûr d'être plutôt pénard...

Les prisonniers, c'est comme les poulets, j'ai beau leur jurer que je suis innocent, ils sont convaincus que je les trimble ; je leur joue un numéro : promis, juré, je suis le grand frangin qui ferme sa gueule sur ses malheurs...

[...]

LA TÉTINE ENFONCÉE DANS LE BIBERON

« Vincent, tu es demandé à l'entrée.

Je me farcis dix bornes pour traverser la taule, je me retrouve derrière le comptoir du préposé au greffe.

– Comment va Monsieur Vincent ?

– Tu sais gardien, avec des hauts et des bas, mais il y a plus de bas que de haut. Tu vas me répondre que tu ne peux rien y faire.

– J'ai une mauvaise nouvelle.

– Le contraire m’aurait étonné, chaque fois que j’ai mis les pinceaux derrière ton étagère ça n’a jamais été bon pour ma barbe, allez, envoie ta daube.

– Désolé, je n’y suis pour rien, mais ta demande de mise en liberté est refusée, signe en bas à droite.

– Tu en reçois combien par jour de refus.

– À peu près une quarantaine.

– À chaque coup t’es désolé, bravo !

– Ça dépend de la gueule du client, toi t’es sympa, je suis vraiment désolé pour toi. Quand c’est un naze, il signe et se casse de suite ; si c’est Mohamed, je ne lui adresse même pas la parole, je lui montre où il doit faire la croix et basta.

Ce connard à casquette me débecte : la France aux Français ; sa tronche de Tampax usagé, elle est pourtant bien *cefranç*. Ce n’est vraiment pas le jour, je m’écrase les tomates.

– Tu me gonfles le poireau avec tes raisonnements d’extrême droite, je me tire avant de te filer une gauche, ou te mordre ton gros tarin. Monsieur Adolf, excuse-moi, j’ai laissé dans la poche d’un juif arabe ma formule de politesse. »

Je me recoltine le retour en traînant les savates.

En même temps, je bouquine le motif du refus de Padre.

« Étant donné que Monsieur Vincent a été incarcéré à la suite d’une enquête pour assassinat, et qu’au cours de la procédure, les écoutes téléphoniques ont démontré qu’il existait entre Monsieur Gérard Vincent et son ami Marco, quatre cent quatre-vingt appels, il est donc nécessaire pour le maintien de la vérité, et afin d’approfondir les motifs exacts de leur relation, que la demande de mise en liberté soit rejetée. »

[...]

LA CHAUSSETTE DANS LE TIROIR

Après cette petite embrouille qui a fait jaspiner toute la tôle, la routine est revenue.

Une bafouille de ma danseuse m’attend sur la table.

J’apprends qu’il vient de déposer une nouvelle demande de mise en liberté.

Sincèrement, je m’en balance, ça me dérange pas plus que les cafards qui nous tiennent compagnie ; de toute façon, je ne vais pas encore me coltiner les tours d’auto-tamponneuses.

Je n’en peux plus de leur balade en camion dans la cage à fauves, accompagné des gendarmettes qui déboulent comme des tarés et cavalent comme des nazes pour se planter, comme des asperges, pendant trois plombs derrière une lourde. Ça va, merci !

Ca suffit, je ne joue plus.

Je me suis fait encore plus beau, c’est la joie, c’est la deuxième visite de ma chère et tendre.

Ses yeux sont rouges, elle a encore pleuré, j’ai droit à son plus beau sourire. On s’embrasse avec passion, je me rends bien compte qu’elle prend dur sur elle-même pour simplement me dire :

« Comment vas-tu mon chéri ?

– Ça pourrait aller mieux, mais ça va, c’est cool, je m’occupe tu sais ma petite femme, je t’aime.

– Moi aussi je t’aime.

On se roule des pelles, des patins, des galoches, que c’est bon !

Je la connais bien, je ressens qu’elle a du sérieux à me servir :

– *Écoute mon amour on n'a pas beaucoup de temps, j'ai plein de choses à t'expliquer. Cédric, notre avocat des affaires commerciales, j'ai parlé très longuement avec lui, il veut te défendre, il trouve que ton Corse est bon à rien.*

Je ne veux surtout pas la contrarier, mais je suis obligé de lui dire l'évidence :

– *Mais ce n'est pas un pénaliste, ce type.*

– *Il m'a affirmé que ça ne lui faisait pas peur, je te jure, il s'en sent capable. »*

[...]

LA GADOUE BADIGEONNE LES ARAIGNÉES

Mon nouveau bavard est un petit bonhomme haut comme trois pommes d'un mètre soixante et encore, sur la pointe des arpions. Sapé à la dernière mode, blondinet, le nœud de cravate aussi gros qu'un tonneau de pinard.

Il a de l'allure le petit, il me sert une louche chaleureuse, tout en défouaillant ses premiers mots :

« *Ça doit être dur là-dedans.*

– *Ce n'est pas un pensionnat de jeunes filles, ou vous sortez comme un homme déphasé ou comme une lavette, ça dépend.*

Il est surpris de me voir en bleu de travail :

– *Pourquoi cette tenue ?*

– *Je gratte dans un atelier.*

– *D'accord je n'avais pas compris, bon, allons droit au but : j'ai pris un jeune confrère pénaliste afin d'avoir son soutien, nous avons étudié le dossier pendant des heures, et nous en avons conclu qu'il n'y avait aucune raison que vous soyez enfermé.*

– *Merci, c'est gentil, mais je suis au parfum, ce n'est pas un scoop !*

– *Si vous me faites confiance, je souhaite agir seul, je ne veux pas de votre copain corse dans les pattes, sincèrement, il ne peut rien m'apporter. »*

[...]

LES BLATTES TIRENT LEUR RÉVERENCE

Coucou me revoilà dans ma bétailière ; cette fois-ci, j'ai décidé de leur faire profiter de mon auguste présence. On me tâte les couilles, et en voiture Simone, c'est reparti à cent quarante, dans les rues de Paname ; le singe a retrouvé sa cage sans les bananes.

Je n'ai même pas le temps de déguster du regard les belles frangines qui se baladent, caressées par la douceur de ce beau soleil de juin.

Le temps d'éternuer et bonjour la tour Eiffel, elle vient de passer comme un kiosque à journaux un jour férié. Leur sirène me pète les étagères à mégot, et ce bâtard qui m'a serré les menottes à mort, ça me fait un mal de chien. La bête féroce est empaquetée et livrée, Chronopost, ils peuvent toujours courir.

C'est reparti pour le marathon, pour enfin atterrir dans mon boudoir, une cage pas plus grande que celle du bahut, il faut bien entendu se recloquer le poireau encore deux plombs cinquante.

Le décor est bien sûr toujours le même. J'ai l'impression d'avoir remis les panards au musée Grévin : les statues sont à la même place, le proc toujours sur son escabeau, mes trois pommes d'avocat a le menton qui touche la barre des témoins. Ils sont gentils, ils m'ont gardé ma place d'accusé.

Par contre, le président, ce n'est pas le même, l'ancien a dû lui refiler sa soutane, il a le même déguisement.

Étonnant, mais celui-ci attaque plutôt dans la moquette :

« *C'est vrai que cette affaire n'est pas simple.* »

Il se met à lire à voix haute les motifs de mon incarcération ; il me demande si c'est exact.

Cette connerie... je réponds : « *oui* ». Je ne vais pas lui balancer le contraire, il a le dossier dans les pognes.

Le proc, c'est une gonzesse. Le chacal d'avant a dû aussi lui passer son MP3, elle rappuie sur *Play*, ça déraisonne à fond ; sept mois, ce n'est pas suffisant pour faire éclater ce qu'elle baptise la recherche de cette salope de vérité, c'est carrément du délire.

Ah mais, voilà le joker, ça m'aurait démonté si par malheur elle l'oubliait, c'est du cassoulet pour une affamée, mais quelle satisfaction de réentendre à nouveau : « *Enquête pour assassinat...* » !

Il s'agit d'une simple enquête de routine, mais la vilaine m'accuse, comme si j'avais flingué père et mère.

Plutôt calmement, le président file la jactance au jeune nabot. D'entrée, il ne fait pas dans le patinage, il envoie la purée direct. Bien sûr, il y va de son tralala, un petit peu de moulinette. Il les remercie de bien vouloir l'écouter, normal, le jeune est poli !

Il oublie qu'ils sont largement casqués pour ça, la brosse à reluire ce n'est pas du cinoche... !

Il a du coffre, sûr que les pékins qui passent sur le trottoir, l'esgourdent :

« *Le magistrat instructeur et les fonctionnaires de police n'ayant pas jugé bon au bout de sept mois, d'interroger les prétendues victimes, bien que mon précédent confrère ait renouvelé cette demande une dizaine de fois, aussi incroyable que cela puisse vous paraître, toutes ont été rejetés. Alors qu'il ne s'agissait avant tout que d'une simple demande d'audition. Etant conscient qu'une nouvelle requête dans l'état actuel du dossier serait encore refusée, j'ai pris la décision d'interroger le défenseur des intérêts d'une des supposées victimes : Monsieur Rossette Franck.*

Avec votre autorisation, Monsieur le Président, je vais vous lire la lettre que m'a adressée aimablement mon confrère. Bien entendu, après en avoir fait lecture à la cour, je la remettrai à Monsieur le Président, s'il le permet. »

Ce petit bonhomme est impressionnant. Il ne gratte pas dans le tango, mais dans le rock, mais du vrai, le rock qui carbure. C'est un exploit : il leur tient le crachoir et personne ne lui demande de la fermer. Je suis bouche bée. Pendant près de trente minutes : c'est à croire qu'il les a camés ou qu'ils n'ont rien d'autre à foutre.

À chaque fois que j'ai mis les pinceaux dans ce cirque, ils m'ont jeté comme une vieille terrine, sans que j'aie le temps de respirer ; aujourd'hui ce n'est pas la même !!!...

Le président se tourne vers moi avec un ton, pour ainsi dire, plutôt courtois :

« *Monsieur Vincent Gérard, la cour vous écoute, je vous conseille de vous exprimer clairement et de ne pas vous étendre.*

– *Monsieur le Président, je ne vais pas prétendre que je suis innocent, puisque jusqu'à présent ça n'a jamais servi à rien, mais je voudrais attirer votre attention sur un point. Voyez-vous, les Messieurs dames qui vous entourent ont une montre au poignet, moi, je suis accusé de leur avoir volée, mais personne ne leur demande s'ils ont encore leur montre. Je ne demande plus ma libération, je demande juste qu'on interroge les propriétaires des montres.*

Voilà Monsieur le Président, le cauchemar que je vis depuis des mois, je vous prie de m'excuser d'avoir été peut-être un peu trop long, mais il fallait que je vous dise ce que j'ai sur le cœur.

Il règne un silence de Templier dans le théâtre, le président paraît surpris par ma démonstration, peut-être gonflée mais sincère ! :

– Vous n’avez pas à vous excuser, vous êtes ici pour que la cour puisse vous entendre et prendre une décision en toute sérénité. Avez-vous d’autres arguments à faire valoir ?

– Non, merci, Monsieur le Président.

– Alors, vous pouvez vous retirer. »

Je n’ai qu’une putain d’envie, c’est de m’en griller une ; c’est interdit, mais l’un des gendarmes me file une clope. Je tire dessus à plein poumons. Je demande combien de temps a duré le show : près de quarante minutes ! La vache, c’est énorme !

Je me mange le retour avec le commentaire de la Gendarmerie nationale :

« À mon avis, ton avocat s’est battu comme un chef, et toi tu t’es très bien défendu. Le coup de la montre, c’est très bien joué.

– Vous savez, ça fait des mois que j’ai perdu le goût de jouer, ce que je vous dis c’est la vérité : je suis en prison, il n’y a pas de victime, pas de plainte, même pas un flagrant délit.

À l’arrière, l’un d’entre eux ajoute avec son accent du Sud-Ouest :

– Pour moi, putain de con, tu vas être libéré, hein René, qu’est-ce que tu en penses ?

– Tu sais, ces types de la justice, avec eux, tu ne sais jamais, tu as peut-être raison : le grand s’est bien débrouillé. »

C’est grave, j’ai rien fait, mais l’important, c’est que je me sois bien débrouillé. Je suis écœuré.

Bois-d’Arcy : terminus, tout le monde redescend.

Je ne sais pas pour quelle raison, mais ce président me paraît beaucoup plus dans le circuit que les autres : il m’a laissé jacter, il a écouté très attentivement la longue plaidoirie du baveux.

J’ai un léger espoir, mais sans plus.

Je retrouve celui qui est devenu au fil du temps, mon ami de cellule, aussi angoissé que ma pomme :

« Alors ? Qu’est-ce que t’en penses ?

– Sincèrement, j’en sais rien, je suis comme toi, j’attends ; le greffier m’a promis de me prévenir.

– Mais tu rigoles, ils ne le font jamais. À trop défilé devant la justice, ça te rend naïf.

– D’accord, mais tu oublies, moi, je ne suis pas n’importe qui, jeune homme.

– En taule, Vincent, il y a des règles, disons des traditions. »

« Allo fenêtre » est en branle-bas de combat : « Alors l’ancien, tu t’arraches ou pas ? Eh, vieux, si tu rentres bouffer la soupe à la baraque, n’oublie pas ton dentier ! »

Mon vieux braqueur corse qui est trois cellules plus loin, me crie : « Ne te fais pas de mouron, tu l’as dans le derche, c’est tous des pourritures ces gens-là ! »

Vingt-cinq piges de ratière, ça dévisse la capsule, et ça rend pas optimiste. Mais qui sait, il a peut-être raison.

Et ce temps qui ne passe pas ; bonjour l’angoisse, je bombarde clope sur clope. Je transpire, j’ai froid, la salive me manque, je suis dévoré par le trac, j’attends derrière la lourde comme un chien qui veut sortir pisser. Je finis par croire que mon pote a raison : le lascar du greffe m’a trimbalé, il ne viendra pas cet enfoiré !

Trois coups dans la lourde, une voie à peine audible, le chef greffier en personne :

« Vincent tu nous quittes.

Et moi l’abruti des abrutis :

– Tu es certain ? Tu es sûr ?

– Gros malin, bien entendu. Il faut une heure ou deux pour préparer les papiers et c’est fini. Bonsoir la compagnie, allez à tout à l’heure. »

J’ai plus d’air, j’ai du mal à le remercier, je suis abasourdi, je me jette dans les bras de mon compagnon avec qui je n’ai pas toujours été du nougat.

Je me précipite à Radio Fenêtre, je gueule à m’en faire péter les cordes vocales :

« Ça y est les mecs, je m'arrache, je me tire, je me fais la paire, je ne vais plus voir vos sales gueules de taulards. »

Tous mes potes se mettent à applaudir, oh le bordel dans le bâtiment ! Je ne sais pas pourquoi, mais ma nature doit être ainsi faite, je suis d'un calme surprenant. Je n'emaluchonne que mon courrier, je me veux plus jamais porter les fringues que je me suis coltiné dans cette taule pourrie.

Je demande à celui qui est déjà mon ancien concubin :

« Les serviettes, les caleçons, les pulls, les chemises, etc., tu les refiles de ma part à des pauvres types.

– Ça, mon Vincent, tu peux compter sur moi. »

Mon pote a de la tristesse dans le regard, il me sert un dernier thé.

Enfin cette lourde s'ouvre, j'embrasse mon escroc, je sens bien qu'il a les larmes aux yeux, moi aussi, j'ai un petit pincement. Je demande au maton de m'ouvrir trois ou quatre cellules, je veux faire des bises d'adieu avant de me faire la paire.

Aujourd'hui, y'a pas à chier, c'est mon jour de bol, je tombe en plus sur un maton que je connais, il accepte en me précisant :

« Pas de problème, mais tu ne traînes pas, Vincent Gérard. »

Je serre très fort dans mes bras, mes acolytes, mes potes, presque de vrais amis, ceux qui ont su me soutenir pendant qu'il flottait si fort en moi.

C'est plutôt étrange, je marche doucement, j'ai l'impression de glisser sur de la moquette épaisse, je mate.

Je marche doucement, je regarde de tous les côtés, comme le premier soir où je suis arrivé, je veux m'imprégner de l'image de cet endroit où j'ai tant morflé. C'est le hasard, je retrouve celle qui m'avait piqué ma veste en cuir dès mon arrivée ; elle me la balance sur le comptoir.

« Chère madame, vous avez bien fait, j'en avais vraiment pas besoin, surtout lorsque qu'il faisait moins huit, et puis ça m'a évité de casquer le pressing.

– Si vous avez des réclamations, il faut les adresser à la direction.

Elle me refile mes papelards, mon oseille, ma montre, mes bijoux. Comme elle est fan de ma bobine, je lui laisse bien volontiers une dizaine d'autographes□; du coup, j'ai droit à deux tickets de métro.

– Au revoir charmante madame, ce fut un réel plaisir de faire votre connaissance. »

Ce gros tas ne me répond même pas.

Le gradé qui est venu me chercher dans ma piaule m'accompagne. Une lourde, une deuxième lourde, une troisième lourde, puis enfin la grande porte principale.

Avant de poser le panard à l'extérieur, il me sert la paluche, et me dit bonne chance.

« Fais très attention de ne jamais revenir.

– Salut gardien, continue à bien te farcir tes années de ballon, si un jour tu viens à paumer tes clés, j'ai un très bon serrurier.

– Ah ça, c'est bien du Vincent ! »

Je respire à pleins poumons l'odeur de cette liberté qu'on m'avait volée aussi injustement.

[...]

LE CRAPAUD BAT DE L'AILE

Dans la conjoncture de la vie moderne, je traîne difficilement mon existence. Je n'ai toujours pas de solutions pour mes travaux, je suis têtù, je ne lâche pas la bride du cheval, bien que les obstacles soient très durs à franchir.

C'est dingue, ces mois d'enfermement me collent à la peau comme des morbacs, je n'arrive pas à larguer le traumatisme. Dans la rue, dans ma caisse, même dans les chiottes, je gamberge. La nuit, c'est l'enfer : je me farcis, et refarcis les parois, les matons, l'atelier, le bruit des clés dans les serrures, j'en ai pris un coup, je n'ai plus les ampoules qui éclairent toutes les pièces.

Cette obsession me ruine et me défonce ! Je ne sais pas pourquoi ça me savate à ce point mon quotidien.

Incroyable, aujourd'hui je me touche un A/R : je dois me présenter chez Padre, le mardi à treize heures.

Il a fait rapidos, ça fait plus de deux piges que j'ai décarré du placard, je suis content de retrouver cette vieille branche.

J'espère qu'il va s'allonger sur les vrais motifs de mon saucissonnage.

Un coup de tube de Marco m'affranchit que je ne serai pas seul.

Claude et lui ont reçu la même convoque, pour le même jour, à la même heure, il va y avoir du sport !...

Comme le veut la coutume, la veille je déboule à dix-neuf heures chez nimbus. Lui, il est largué complet, et n'entrave pas le motif de cette pseudo-confrontation.

« C'est un non-sens, étant donné que pendant votre garde à vue, dès la première seconde, vous avez donné tous les trois la même version ! »

Il ajoute :

« Ce ne sont pas des dépositions, mais des photocopies. C'est inconcevable : une confrontation doit être contradictoire, sinon elle n'a aucune raison d'être, c'est encore, et toujours du Padre.

– Inconcevable ou pas, on y va, on verra bien, il ne va pas nous scanner l'œsophage. »

Bien entendu, il n'oublie pas de rappeler à mon morlingue que le plaisir de m'accompagner devant l'injustice, ce n'est pas cadeau : cette petite balade va épaissir encore la douloureuse. Je l'ai en travers, je tousse, j'éternue, je suis pris à la gorge, j'avale difficilement, mais je casque encore et toujours, il n'y a pas d'autres solus !

L'horloge vient de sonner midi, on se retrouve à la brasserie, en face du Palais avec nos très très chers défenseurs, et les trois membres de la bande organisée.

Dès mon arrivée, j'entrave de suite que les autres baveux, non plus, ne pigent pas pourquoi on est convoqués pour une confront.

Je crève d'envie de leur balancer : « Bande de nazes, c'est pour vous faire gratter un peu d'oseille, un point c'est tout ! »

Je ne vais pas m'engorger des ennemis pour rien, et puis de toute façon, bla-bla ou pas bla-bla, on y va ! Le ténor n'est pas venu, il a envoyé sa collaboratrice, toujours aussi explosive ; et pour ne pas changer, Marco va de son refrain :

« Je suis dans la merde, pourquoi il n'est pas là quand j'ai besoin de lui, il va m'entendre ! »

Je sais plus lequel d'entre nous a pris le commandement : « Allez les enfants, il faut y aller ! »

J'ai l'impression de prendre le zingue, le portique, nous sommes palpés ; un petit coup de poêle à frire, comme de bien entendu ça sonne : c'est Claude, il a oublié son ceinturon.

Encore et toujours les fameux couloirs, les escaliers, les corridors... Un poulet avec son képi de travers récupère nos convoques. Il ne doit pas savoir lire puisqu'il nous demande notre blase. Ils sont pourtant écrits en gros sur les papelards.

Comme si un lascar à qui on n'a rien demandé allait venir se pointer par pur plaisir, pour voir la gueule de Padre. C'est vrai qu'il existe des inconscients, mais là, ce n'est plus de l'inconscience, mais carrément du suicide.

Il se fait la cerise direction le burlingue du Curieux.

On n'a pas le temps d'attendre une minute que l'Impartial sort en cavalant. Il nous fait rentrer dare-dare, nous place : mézigue au milieu, Marco et Claude de

chaque côté, les avocats derrière. Il ne dit bonjour à personne, même pas à nos charmants défenseurs.

J'ai une envie dingue de me marrer, je me rends compte qu'il a le même costard taché d'il y a plus de deux piges.

Il ouvre la kermesse, notre état civil, des fois qu'on ait changé de mère ou de père depuis la dernière fois.

Je suis son premier client :

« D'abord, Vincent, pourquoi vous faites-vous appeler patron ? »

– Mais jamais de la vie, d'où vous sortez encore ça.

– Vous maintenez ce que vous venez de déclarer ?

– Je ne maintiens pas, j'affirme, Monsieur le Juge.

– Votre réponse est un tissu de mensonges.

– Mais comment vous pouvez me traiter de menteur ?

– Je vais prendre la peine de vous lire une écoute téléphonique entre vous et votre ami Marco. Je ne me trompe pas, c'est bien votre ami ?

– Oui Monsieur le Juge, et intime si cela peut vous arranger.

– Je vais vous démontrer que, depuis le début, vous ne racontez que des histoires. En voici une, parmi les nombreuses écoutes téléphoniques enregistrées entre vous et Marco. Vous allez en prendre connaissance, puisque je vais vous la lire ! »

Il attaque sa lecture avec un côté très solennel :

« Salut, c'est moi. On a rencard à sept plombs, surtout ne fais pas le con, sois à l'heure, c'est très sérieux. »

Réponse de votre ami : « Oui patron à Tal. »

« Alors ? Qu'avez-vous à répondre ? »

Ça va, j'avais le trac qu'il m'accuse d'avoir violé la reine d'Angleterre.

« Mais Monsieur le Juge, c'est mon pote, il sait très bien que je vais l'engueuler s'il arrive à la bourre, c'est simplement de la plaisanterie.

– Alors vous vous faites appeler patron, uniquement par plaisanterie ?

– Monsieur le Juge, allons plus loin, si j'éprouve le plaisir de me faire appeler Bébert, Marius ou Bibiche, ou pourquoi pas, patron, ce n'est pas interdit tout de même ? »

Je me tourne vers Marco :

« À partir d'aujourd'hui, tu vas m'appeler patron, et tiens, pourquoi pas, grand patron.

Il embraie de suite :

– Très bien Monsieur grand patron.

L'interrogateur est rouge. Il se met à hurler :

– Ne recommencez pas à jouer au plus malin !

– Si j'étais malin, je ne me serais pas tapé sept mois de prison pour votre seul bon plaisir, Monsieur le Juge.

– Si vous persistez sur ce ton, Vincent, je vous colle un incident.

– Monsieur le Juge, ce n'est pas un incident qu'il faut me mettre, mais cent, mille, cent mille. Je suis innocent, du fond du cœur, je m'en fous copieusement, distribuez, je m'en balance et contrebalance.

– Madame la Greffière, je vous prie de bien vouloir prendre note que Monsieur Vincent vient de tenir des propos inacceptables, il a employé les termes : "je m'en fous copieusement", et "je m'en balance".

Je suis en train d'avalier un tourteau, j'ai des racines qui poussent, il veut que je la boucle, mais je la ferme pas !

– Pendant que vous tapez, Madame, mettez-en deux ou trois d'avance, afin que Monsieur le Juge soit satisfait.

Il vient de passer du rouge ou blanc :

– Je vous demande de vous taire !

– Je ne suis pas venu pour me taire, sinon il fallait me laisser tranquille, chez moi ! »

[Voilà maintenant qu'il se prend pour Balladur : « *Je vous demande de vous arrêter !* »]

Marco le fixe dans les yeux sans palper un mot. Avec un regard qui n'inspire ni l'amour ni la tendresse, on sent bien ce qu'il pense ! : « Si je pouvais t'éclater en petit morceaux et jeter le tout par la fenêtre. »

L'autre a capté son envie :

« *Je vous demande de baisser les yeux !*

Le Marco :

– *Je n'ai jamais baissé les yeux devant personne.*

– *Vous refusez ? Je vous colle, à vous aussi, un incident. »*

Normal, mon pote ne plie pas, il lui file à lui aussi un incident.

Un incident de regard, c'est nouveau, ça vient de sortir, c'est dans le nouveau code pénal, chaque inculpé doit obligatoirement garder un sourire radieux, si ça ce n'est pas du Mickey alors !

Le Claude étale ses cent kilos sur sa chaise avec un air moqueur.

L'inventeur du Code pénal commence à très mal le prendre :

« *Pourquoi avez-vous refusé de dévoiler où vous avez connu Vincent ?*

– *Vous savez, moi j'ai une petite, toute petite mémoire, il y a si longtemps je ne me rappelle plus.*

Le juge :

– *Et vous Vincent ?*

– *Je me rappelle très bien, c'était au bord d'une piscine, mais j'ai un énorme problème, je ne me souviens plus du tout laquelle, ni si l'eau était chaude ou froide.*

Et voilà mon Nimbus qui pique sa gueulante :

– *Monsieur le Juge, il n'y a aucune contradiction dans leurs déclarations, nous ne comprenons pas pourquoi nous nous retrouvons ici aujourd'hui.*

– *Maître, tenez-vous le pour dit, je mène l'instruction comme je l'entends, il existe certaines controverses que je tiens à éclaircir.*

Le petit se recolle sur la chaise, il s'est éteint comme une bougie. C'est normal.

Un peu à Claude de déguster maintenant :

– *Vous avez déclaré que lors de votre passage dans les bureaux de Monsieur Rossette, Vincent avait laissé sa carte de visite. M. Vincent, ici présent, n'a pas tenu du tout les mêmes propos !*

Claude :

– *Eh bien, eh bien !*

Je renifle qu'il fait la brasse coulée.

– *Je sais plus très bien, mais j'ai cru à l'époque qu'il avait laissé sa carte de visite.*

– *Vincent, je vous écoute sur cette version des faits ?*

– *C'est inimaginable, vous appelez ça des faits ? Je n'ai pas de carte de visite, mais comme j'étais venu pour racketter, comme tout bon professionnel de l'extorsion de fonds, j'ai laissé mon nom et mon numéro de téléphone personnel !*

Le Claude qui patauge dans la guimauve comme une cerise sans noyau, au lieu de répondre au Monsieur de l'Instruction, c'est à ma pomme qu'il s'adresse :

– *Excuse-moi, je croyais vraiment que tu avais donné ta carte.*

– *Mais mon pote, te prends pas le béret, ça n'a aucune, mais aucune importance, on s'en fout !*

Le juge :

– *Pour vous, rien n'a d'importance, vous vous fichez de tout.*

– *Je m'excuse, que ce soit écrit à la main, sur un bout de papier ou imprimé sur joli carton rose fluo, je dois être abruti, mais je ne vois pas où est le problème ?*

Le juge :

– *Pour moi c'est une contre-vérité, et une contradiction flagrante qui doit être approfondie.*

– Vous avez raison Monsieur le Juge, c'est indiscutable, ça démontre tellement notre culpabilité, une fois encore on s'en contrebalance.

– Vous continuez à faire de l'esprit mal placé ?

Il tapote avec son petit poing sur son joli bureau :

– Je n'accepte pas que cela vous fasse rire.

– Je ne ris pas, Monsieur le Juge, je me bidonne.

– Puisque cela vous amuse tant, je vous mets un nouvel incident.

– Je vous en remercie Monsieur le Juge, cela me fait très plaisir.

Après mes remerciements, ça dégoupille, il est encore debout le doigt tendu, il est passé dans le rouge :

– Vous êtes ici en tant que mis en examen, vous êtes dans le bureau d'un juge d'instruction, pas au Café du Commerce, vous devez répondre clairement à mes questions et éviter tout commentaire inutile ; j'espère que dorénavant, je n'aurais plus à le répéter !

Histoire de détendre l'ambiance, et chatouiller la grenouille, je lui place calmement :

– Monsieur le Juge, lors de mon arrestation arbitraire, on m'a volé deux portables, le mien et celui de ma femme, depuis maintenant plus de deux ans, ils ne vous servent plus à rien, je vous demande de me les restituer.

– Vous avez largement les moyens de vous en payer d'autres.

– Ce n'est pas une raison, c'est du vol, ils sont à moi, c'est ma propriété.

– Adressez une demande officielle, mais je vous avertis, elle sera refusée.

– Et pourquoi ?

Et Marco qui coupe la parole :

– Mais c'est normal, t'as rien compris, ça fait partie de la punition.

Tout le monde se marre, lui reste glacial.

Il plonge la tronche dans sa tonne de papelards et ne répond pas.

Heureusement pour nous, il y a par moments de longs silences, il cherche à gratter de quoi alimenter sa super-confrontation.

C'est bien la preuve qu'il n'a même pas bossé avant de nous faire venir ; il se lève, se rassoit, transpire, il a un comportement plutôt *zarbi*, on sent qu'il n'est pas dans un état normal. Ce bonhomme a des problèmes, il doit être sous *Prozac*, ses yeux sont hagards.

Il est dans le caca, il sait très bien que son dossier est plus que vide, c'est une évidence, ça le rend vert de gris.

Maintenant il veut embourber le Marco :

– Pourquoi avez-vous accepté de dîner avec M. Rossette, son ami Alain le promoteur et Gérard Vincent ?

– Tout simplement parce que nous voulions comprendre les raisons de toute cette histoire, et ce dîner s'est très bien passé ; d'ailleurs, c'est moi qui ai payé avec ma carte bancaire.

L'homme intègre se tourne vers la greffière et lui dit de ne pas faire état de la carte bancaire. Ça gueule de tous les côtés : les avocats, Marco, moi...

Le juge patine dans la glue :

– Le moyen de paiement n'a aucune importance.

Je n'en peux plus, je n'ai qu'une seule envie, c'est de sauter à pieds joints sur sa pile de dossiers.

Bien sûr qu'il ne veut pas mentionner la carte, ça le met dans le sirop.

Ça démontre bien que nous n'avions pas agi avec de mauvaises intentions.

Le bureau va exploser. Moi aussi, je sais gueuler :

– Je vous donne ma parole d'homme que vous allez la prendre en compte cette carte, sinon, c'est vous qui allez l'avoir votre incident, et un vrai de vrai. »

Maintenant, c'est lui qui panique, et il panique grave ! Il s'éponge le front, et autorise la greffière à prendre note.

Mais si c'est un gamin timide, qui sort des jupes de sa mère, à notre place, que se passe-t-il ? Le pauvre môme est mort crucifié !

Il tente plusieurs fois la même entourloupe : dès qu'un argument est en notre faveur, pour qu'il soit pris en considération, il nous faut boxer. Il essaye à chaque coup de le tourner à l'envers, mais hélas pour lui, nous avons vidé des bouteilles depuis des années, alors ce n'est pas lui qui va nous les remplir.

Nous ne sommes plus de jeunes tourterelles de l'année.

Il tortille, tourne à gauche, magouille à droite. Deuxième grosse embrouille : voilà maintenant qu'il prétend que Claude était présent à ce fameux rancard de branques.

Il sait pertinemment que c'était balourd, puisque Rossette était entouré par la maison poulaga. Enfin, je ne vais pas m'emboucaner, raconter tout le détail, mais nous avons passé neuf plombes pour que dalle, que dalle, que dalle !

On s'est croustillé une marmelade qui n'a rien apporté à notre association de malfaiteurs en grande bande organisée.

À la décarrade, on se retrouve avec nos avocats, ils n'ont toujours pas compris pourquoi cette confronte bidon, sans aucun intérêt. J'apprendrai plus tard que le seul but était de remplir du papier, afin de rendre le dossier illisible. Il faut reconnaître que c'était plutôt vicieux et tordu, indigne d'un homme de loi, qui soi-disant recherche cette salope de vérité !

[...]

LA BARRE SE DÉMINE

Je patauge dans les emmerdes, mais le temps continue de s'écouler. J'ai toujours la même rage d'être contraint de tirer ma révérence aux poulets, et de compter les tunes que je n'ai plus.

Mon pote Raymond me balance un coup de tub :

« François vient d'être hospitalisé d'urgence au Val-de-Grâce. »

Je saute dans ma bagnole. Arrivé à l'hosto, j'apprends que le vieux est en salle d'opération pour un problème de colon ; je préviens de suite sa famille en Corse.

Là, je me les bouffe, il ne va pas nous faire la malle, sincèrement, j'ai peur. Heureusement je ne suis pas seul : les amis, les proches sont autour... on flippe grave, putain de merde. Il a quatre-vingt-cinq piges le vieux, et quelques citernes de bons whiskies, et des camions de champagne.

Le taulier du service de réanimation demande à nous jacter :

« Messieurs, vous n'êtes plus des enfants, l'opération de Monsieur Marcantoni a été très délicate, nous avons été contraints de le mettre dans un coma artificiel. En plus, il a contracté une forte infection ; nous avons décidé de le traiter comme s'il avait vingt ans, nous le bombardons d'antibiotiques, mais sincèrement, je ne peux pas me prononcer.

Le toubib nous sert la main et disparaît.

Nous sommes là à nous regarder sans dire un mot. Notre ami Amar essaie de nous rassurer :

« Je suis sûr qu'il va s'en sortir, il est balèze le vieux.

– J'espère mon ami que t'as raison, sinon c'est la cata. »

Chacun se tire de son côté, mais nous gambergeons tous à la même chose.

Pendant dix jours je me déguise en martien : les pompes, la blouse, le chapeau... j'ai la frime d'une vieille racoleuse, mais je suis content, je mate le parrain dormir.

Sa vie ne tient plus qu'à dix mille tuyaux et vingt-cinq machines. Je reste là pendant des plombes à côté de lui, avec un bazooka dans le fond de l'estomac.

De temps en temps, j'alpague une infirmière :

« *L'état est stationnaire, Monsieur, il faut être patient.* »

Il faut le reconnaître, la patience n'est pas mon fort.

Quelques jours plus tard, une surveillante vient me faire savoir que son boss demande à me voir. Je ne patine pas, je fonce, je cours !

Le professeur est du genre costaud, il m'écrase la pogne, je ne sens plus mes doigts, je m'en fous.

« *Bonjour docteur, qu'est-ce qui se passe ?* »

– *Je tenais à vous voir pour vous rassurer. Au moment où je vous parle, ses problèmes d'infection sont terminés ; cette nuit, si tout va bien, on le réveille.*

J'ai une envie dingue de lui pendre la bouche, mais bon, il ne faut quand même pas pousser trop loin !

– *Bravo docteur, c'est magnifique, je ne sais pas comment vous remercier.*

– *Ne vous emballez pas, il va falloir du temps pour qu'il récupère. Après, il lui faudra deux ou trois mois de convalescence dans une maison de repos. Je le garde encore une dizaine de jours avant qu'il ne remonte en chambre ; c'est un homme doté d'une très grande volonté, c'est surprenant à son âge.*

– *Merci, encore merci !* »

Je ne sais plus, je m'emmêle les pinceaux, j'ai une telle admiration, une telle reconnaissance, que je bégaie.

Il est encore dans le cirage, mais il arrive à m'envoyer de temps en temps un petit coup d'œil, mais que ça fait du bien.

Les dix jours pile sont passés. Je le retrouve dans sa piaule, en pacha peinard, assis sur son plumard.

La première phrase, avant que j'aie le temps de lui faire la bise, je ne pourrais jamais l'oublier :

« *Alors toi, tu charries ? Tu es venu seul ? Et moi qui croyais que tu étais un ami, que tu allais m'amener deux ou trois belles gonzesses, je ne peux plus compter sur toi.* »

Sûr qu'il est très fatigué, mais il n'a pas pu faire autrement que de m'en balancer une !

Je sors pour que l'infirmière lui fasse ses soins.

La porte de la chambre d'à côté est entrebâillée, et qui j'aperçois ? Michou !!!... Il est notre copine depuis des années et des années, il adore François, qui le lui rend bien d'ailleurs.

Je frappe et j'entre :

« *Oh là, oh là là ! Vincent, qui t'a prévenu que j'étais ici ?* »

– *Personne ! Tu sais qui est ton voisin ?*

– *J'ignore totalement, comment veux-tu que je le sache ?*

– *C'est ton pote, ton grand ami, François Marcantoni.*

– *Oh ça alors ! C'est incroyable !*

Je me marre lorsque Michou, l'élégante, me sert royalement :

– *Tu te rends compte, tu me vois comme ça, pas coiffé, pas maquillé, j'ai horreur de ça.*

– *Même si tu étais en robe de mariée, ça m'aurait fait une belle jambe.* »

Mais bon, la coquetterie, c'est la coquetterie.

François va de mieux en mieux, il continue à mitrailler le personnel, le soignant de toutes ses conneries. À chaque soin, elles ont droit à une histoire corse.

Tout Paris vient taper sa visite, ce n'est plus un hosto, mais la terrasse du Fouquet's !

Le chef de service me chope pour me dire très aimablement :

« *Il faut que vous empêchiez ce défilé, il y beaucoup trop de monde.* »

Ce n'était pas du nougat de dire à Alain Delon, Jean-Paul Belmondo ou de vrais de vrais truands :

« *Eh bien, excuse-moi, il ne faut plus que tu viennes, on est trop nombreux.* »

À tort ou à raison, je décide de laisser pisser, et puis, le vieux, ça lui remonte le moral, bien qu'il ne l'ait jamais paumé.

Lorsque je me suis déboutonné pour lui annoncer qu'il ne rentrait pas chez lui, qu'il allait d'abord s'envoyer un détour par une baraque pour se reposer, j'ai cru qu'il venait de mettre les doigts dans la prise de deux cent vingt.

« Mais ça va pas non ? Tu es complètement fada, t'as vu joué ça ? Oh dis-moi ? Il n'en est pas question ! »

Comme je le connais, j'écrase pour aujourd'hui, je réattaquerai demain ; un coup à bâbord, un coup à tribord. Je finis par couler sa rébellion, je m'en suis pris plein les feuilles ; c'est quand même dur à croire qu'un Corse puisse refuser de se reposer !!!

J'ai une envie de jouer au foot avec la tronche des journaloux qui torchent que c'était scandaleux qu'un truand soit soigné au Val-de-Grâce.

Ces pourritures ont oublié que le vieux a été un très grand résistant, décoré et médaillé ; il a même reçu la reconnaissance de la France pour son passé pendant la guerre. D'ailleurs en témoignage de sa gratitude, la Patrie lui fait tomber, dans ses fouilles, une copieuse pension.

Avec son neveu, nous avons mené une vraie bataille de corsaires pour qu'il puisse rester à Paris et lui trouver un endroit correct et digne de lui. Ça aussi, c'est con, mais ce n'est pas simple du tout.

Grâce à notre charme, doublé d'un savoir-faire inégalé, quelques petites relations et la complicité de la charmante assistance sociale, notre vieux s'est rebeauté tranquille dans un endroit très sympathique et confortable aux Buttes-Chaumont, entouré, bien entendu, de ses amis ; nous n'étions pas un bataillon, mais une armée ! Logique, nous décarrions du Val-de-Grâce !

[...]

UN MATELAS DANS LE PÂTÉ

Mon ami Alain le dentiste – rien à voir avec le promoteur – me propose de casser une croûte à sa cantine, un petit resto où il becté tous les midis ; c'est tout le temps bourré.

On se tape pénard l'apéro sur le zinc, le temps qu'une table se libère.

On tombe sur l'un de ses potes, un bavard ; son cabinet est dans le quartier. Largeur de ratiche me présente, le lascar a une gueule sympa.

On palabre de la pluie et du beau temps, de l'augmentation dans la courgette, je ne sais pas pourquoi, je lui glisse avec ironie :

« Maître, vous vous cognez un beau turbin, les tarifs sont à la gueule du client, vous jonglez avec les honoraires, c'est plutôt sympa, vous êtes un peu comme les pompes funèbres : plus il y a du malheur, et plus ça tombe.

– Ce n'est pas aussi simple que vous semblez le croire. Il faut se les taper les magistrats ; croyez-moi, avec certains ce n'est pas facile.

Plus ça va, et plus il me branche ce mec, on s'envoie une autre tournée, et on continue les plaidoiries :

– Ça doit être dur de bosser fringué en gonzesse, il vous manque plus que la perruque comme chez les rosbifs.

Le dentiste est plié. Il enchaîne :

– Remarque, ils sont toute l'année endeuillés, ils peuvent se tacher, ça ne se voit pas.

– Je m'excuse mais j'ai pas compris votre nom.

– Vincent.

– Moi, c'est Jean-Jacques. Je ne suis pas demandeur, je reconnais que c'est plutôt ridicule cette robe, mais, ce n'est qu'une question d'habitude, et puis c'est l'uniforme.

Blouse blanche :

– *Il a raison, c'est comme au Bois de Boulogne, quand tu as pris l'habitude, tu sens plus rien.*

Un baveux dans la confiance ça tize :

– *Bernard, tu remets la même chose, s'il te plaît.*

– *C'est parti.*

– *Vous savez, Vincent, dans toutes les professions, il y a des bons et des mauvais ; chez les magistrats, je puis vous assurer qu'il y a beaucoup d'incompétents et de je-m'en-foutistes, parfois c'est déroutant.*

J'ai toujours été très chaudard envers les frangines, mais j'ai envie de lui demander sa main, je me tourne vers le dentiste :

– *Si ça continue, je vais l'épouser ton poto.*

Il se marre. Je me dis au fond de moi, j'en connais un autre de pas mal.

– *Vincent, tenez par exemple, en ce moment j'ai un dossier chez un magistrat qui a des problèmes psychologiques, on le laisse exercer, et cela depuis des années, je sais que c'est difficile à croire, pourtant, je vous assure que c'est la vérité.*

Je n'y crois pas, c'est la caméra cachée, non ce n'est pas possible, pas encore lui, je n'ose pas demander le blase.

Mais mon dentiste au troisième Ricard :

– *Il s'appelle comment ton psychopathe ?*

L'autre répond sans aucune hésitation :

– *C'est le juge d'instruction Yvon Padre.*

Je n'ai plus d'air, j'alpague le comptoir.

C'est surréaliste, nous sommes en pleine science-fiction.

Sans s'en rendre compte, il nous explose les targettes, c'est du délire ce qu'il vient de nous mettre en pleine bouche.

Mon arracheur de ratiches qui connaît mon voyage aussi bien que sa roulette est jaune comme son Pastis. Pour moi, c'est un gag, nous laissons le plaideur continuer à tirer, alors il débraye, enclenche la seconde :

– *Je vous assure qu'il est sous cachetons, il y a d'ailleurs actuellement une enquête de sa hiérarchie.*

Je sais que le monde est petit, mais il ne faut pas pousser, il y a de quoi se la prendre et se la mordre, c'est du jamais vu, du 3D !

Je suis heureux que l'Alain s'en prenne plein les feuilles, je me demande s'il m'a toujours cru quand je pleurais sur sa blouse blanche en lui racontant mon calvaire.

L'une des tables s'est libérée, je lui serre la cuillère avec chaleur, j'ajoute deux mots :

– *Je suis ravi de cette rencontre, Maître, nous sommes tous deux co-victimes, la prochaine fois, je vous raconterai une merveilleuse symphonie d'amour.*

Mon planteur d'implants est calqué, je suis obligé de le tirer par la manche.

Son pote lui a collé du vague à l'âme, il me répète dix fois :

– *C'est incroyable, mais tu te rends compte, Vincent, je n'en reviens pas.*

– *Bien entendu que je me rends compte, mais hélas, il ne m'a rien appris. Toi par contre, le roi de la bouche ouverte, n'oublie jamais cette conversation, peut-être qu'un jour il faudra que tu témoignes. Reconnais que j'ai jamais vu ton pote avant, c'est bien la première fois, c'est pas moi qui ai jacté de justice, c'est lui. Je suis certain qu'avant, au fond, tu avais un gros doute ; au moins aujourd'hui, tu sais que je t'ai jamais pédalé du char !...*

– *Mais tu es fou mon Vincent, jamais je n'ai douté de toi.*

– *Janine, c'est quoi le plat du jour ?*

– *Moi je veux une salade Padre au chèvre chaud.*

La serveuse :

– *C'est quoi ça ?*

Il marmelade que c'est une spécialité que l'on sert du côté du palais de l'injustice.

La même est belle comme la rosée du matin, du coup, je joue les tombeurs :

– Dites-moi, Mademoiselle, comment faut-il s'y prendre pour avoir votre numéro de téléphone ?

Elle me sert un sourire radieux avec une grande claque dans la musette :

– Mais cher Monsieur, il suffit que votre fils me le demande.

J'ai une envie dingue de l'insulter, mais bien entendu, j'écrase, et je ris jaune.

Cette espèce de con de dentiste :

– À ça, bravo ! Prends-toi ça dans les molaires et les canines Papa Vincent.

Eh oui, le tombeur est très vite retombé.

– Allez les gars, dépêchez-vous, j'ai du monde qui m'attend !

– Deux plats du jour pour la quatre. »

[...]

LA SYMPHONIE POSTALE

Cette fois-ci, il faut que je cavale à la poste, j'ai un recommandé qui m'arrive dans le portrait, c'est certain, encore un chardon qui m'attend.

Je me tape la longue queue, normal, je suis dans un service public. Je me persuade que cette fois, c'est clair, c'est le renvoi devant le tribunal ; j'espère que ce ne sont pas les assises, bien qu'on pourra peut-être mieux se défendre, qui sait ?

Je tends mon carton d'identité au receveur, il me refile une enveloppe blanche. Je mate l'en-tête ; d'entrée, j'ai le palpitant qui me savate la poitrine.

Ça vient bien du palais de l'injustice, je m'attends au pire...

J'ouvre délicatement. Je me file dans un coin tranquille pour bouquiner la tartine, c'est comme *Playboy*, mais en plus sinistre et sans les frangines bien sûr.

C'est Madame la Vice-procureur qui a l'obligeance de m'écrire, et, en personne, s'il vous plaît. Je suis obligé de me l'envoyer cinq fois avant d'avoir entravé ; la sueur me tombe sur les yeux, je suis obligé de m'éponger, j'ai un panard dans l'infarctus, pire j'ai la tension dans le rouge ; mes guiboles se mettent à flageoler, j'ai le pot de fraise qui déborde ; si je ne trouve pas ou m'appuyer, je m'éclate sur le carrelage, j'ai plus de jus dans les sarbacanes, ça tourne grave, il faut absolument que je me cramponne à la photocopieuse, je suis au bord du précipice, j'ai les ongles qui poussent.

Je me le retape encore une fois, je me mords le bout des doigts pour être sûr que je ne suis pas en train de rêver, eh oui, eh oui, c'est tout bon cette fois, c'est saucé :

« L'accusation ne saura retenir le délit d'association de malfaiteurs en bande organisée, et il n'existe pas à ce jour de charges suffisantes pour retenir l'accusation d'association de malfaiteurs en bande organisée, ni pour d'autres motifs qui pourraient apparaître à l'encontre des mis en examen, les dénommés Vincent, Marco, Claude [etc.], n'ayant exercé aucune pression physique ou morale dans le but de soustraire des fonds, ou même d'avoir tenté de le faire, sur les personnes de M. Franck Rossette et M. Takare, sur le territoire français. »

C'est incroyable, je me prends une bastos dans le foie, c'est enfin un non-lieu, c'est extraordinaire, et c'est du proc de la République, il y a de quoi avoir le siphon en miettes.

Hourra !, c'est bouclé, terminé, oh que c'est beau, c'est magnifique, je sens que je vais hurler de joie, j'ai envie de chanter au milieu de la Poste, et même si ça emmerde les gens ma voix cassée, franchement, j'en ai rien à branler, je m'en bague complet ;

Je suis top, mais top heureux, satisfait, je viens de me *chétou* une quinte flush, j'ai gagné mon loto ; enfin, saloperie de merde, je suis une bonne fois pour toutes reconnu définitivement innocent !

C'est super choucard, j'en connais une qui va être folle de joie.

Je ressors avec des millions d'étincelles dans les yeux, je me mets à fredonner mon idole Jean Ferrat (« *Que c'est beau, c'est beau la vie !* »).

Au troquet du coin, je descends une mousse, le bonheur c'est comme l'amour, ça donne soif.

Je lis et relis encore et encore, mais quel panard, j'en ai même la gaule, ça ne fait que vingt fois je me l'envoie. Garçon, une autre bibine, je vais finir par la connaître par cœur, allez encore une, et j'appelle ma douce pour lui annoncer la merveilleuse nouvelle.

Elle est verte ; au début, elle ne me croit pas, il faut que je lui lise lentement en articulant, c'est fou, elle se met à pleurer de joie :

« *Je suis si heureuse, tu ne peux pas savoir, j'appelle ta sœur pour la mettre au courant, je t'aime, rentre vite, à tout à l'heure mon cœur.* »

Après avoir raccroché avec ma gonzesse, j'envoie direct un coup de tube au nimbus ; il est en jactance, il me rappelle.

Un jour pareil, ça s'arrose, je me descends une autre bibine, et puis non, donnez-moi une coupe, ça vibre dans ma chepo.

« *Allô, mon grand avocat préféré, je viens de recevoir du nougat, de la guimauve, du pain bénit, que du roudoudou !*

– *Je t'arrête, ne t'enflamme pas mon Vincent, je suis au courant, je n'ai pas eu le temps de t'appeler, mais il faut que tu saches, un non-lieu du procureur ça ne veut pas dire que c'est terminé.*

– *Mais qu'est-ce que tu déconnes ? Ce n'est pas n'importe qui, merde, c'est le proc qui s'est torché toute une tartine, nous sommes tous reconnus de vrais innocents, il te faut quoi de plus à toi ?*

– *Eh oui, mais désolé, le dossier va retourner chez le juge d'instruction, et lui seul décidera s'il veut vous renvoyer devant la juridiction compétente, ou s'il vous délivre un non-lieu ou pas.*

– *Mais ce n'est pas possible ? Tu n'as rien entravé ma parole, t'es lourdingue, je te répète, ce n'est pas de la bouillie, ni de la pisse de vache, c'est le vice-procureur qui s'est coltiné tout un bouquin pour confirmer que nous sommes des innocents.*

– *Vincent, ne t'énerve pas.*

– *Si, tu m'énerves, j'ai l'impression que t'as rien entravé, que tu patauges dans la vaseline.*

– *Écoute-moi, la loi est ainsi faite : en dernier ressort, c'est le juge qui décide, que tu le veuilles ou non.*

– *Mais vous êtes tous des enculés, si j'ai pigé, c'est encore ce farfelu d'injuste qui a encore le pouvoir de décider, mais c'est n'importe quoi !*

– *Les lois sont parfois bizarres, mais ce sont les lois.*

– *Tu es vraiment, mais vraiment, sûr de toi ? Tu n'as pas de doute ?*

– *Je n'ai pas pour habitude de te raconter des balivernes.*

– *Alors là mon pote, c'est la cata, tu le connais, il va nous la mettre bien, mais bien profond.*

– *Ça, c'est moins sûr, il est quand même dans une très mauvaise position, ça m'étonnerait qu'il ait le courage de vous renvoyer devant un tribunal, mais tu n'as pas tort, il peut effectivement le faire.*

– *Tu crois qu'il va se gratter peut-être ? Tu sais très bien que ce bourreau se barre du plumier.*

– *Maintenant mon vieux on ne peut rien faire, on ne peut même plus lui adresser la moindre demande, il ne reste plus qu'à attendre, puisque le dossier est bouclé.*

– Il y a deux minutes, j'étais dans un bouquet de roses, tu viens de m'enfoncer les épines dans le fond de la gorge ; demain matin, dans les chiottes, ça va m'exploser la rondelle, mais tu t'en fous toi !

– Désolé, mais je n'y peux rien.

– Bon allez salut Monsieur-je-ne-peux-rien-faire. »

Je lui raccroche au pif à ce petit con de mes deux.

C'est l'Apocalypse, un coup de surin en plein nombril, c'est un véritable assassinat, je suis quasi crucifié, bonjour la banane, je me suis fait un panoramique tout seul, c'était trop extra.

J'ai une telle rage, je me barre du carafon, c'est les glandes qui m'étouffent.

Sans char, je suis écœuré : le proc a pris le soin de longuement griffonner que je ne suis mouillé dans quedal de chez quedal, et malgré ça, ils me gardent trempé dans leur vinaigre comme un beau cornichon que je suis ; c'est à désespérer.

Comme un abruti je me mets à piétiner mon portable ; je sais, c'est complètement naze, mais je n'y peux rien, c'est plus fort que moi, j'explose, c'est trop dégueulasse, mes étoiles ont brillé si peu de temps.

Et maintenant, il faut que j'entortille pour affranchir ma petite fleur, je sais qu'elle va super mal le prendre, après ce qu'elle a déjà reçu dans le cornet.

Pour boucler cette merveilleuse journée, il faut maintenant me mettre deux fois à table : une fois pour becter, et la deuxième pour la mettre au parfum que le dossier est de nouveau dans les paluches du chercheur de fausse vérité.

« Tu sais, le plus important, c'est que tu sois près de moi, après le reste, on s'en fiche, cet homme finira bien un jour par reconnaître ses erreurs ; sois content, tu as déjà le procureur avec toi, c'est déjà pas mal. »

Si elle n'était pas là, je serais sûr dans la nébuleuse !

[...]

LES BONUS

Je me retrouve avec le père Marcantoni dans le TGV, direction les Sables d'Olonne. On se fait la tangente au Festival Simenon, le géniteur du commissaire Maigret.

C'est l'ancien truand, braqueur, devenu écrivain, qui est invité. On ne sait pas ce qui nous attend, mais, l'air de la mer nous fera du bien, et nous n'avons pas pour habitude de refuser une invite, surtout quand elle est gratos.

François bougonne comme d'hab, il trouve le voyage trop long ; le parrain, le caïd est comme un jeune bleu-bite, il a le thermomètre à moins zéro.

« Dis-moi Vincent, à ton avis, il va se passer quoi là-bas ?... »

– François, je suis comme toi, dans le cirage complet, je n'en sais rien. Il paraît qu'il y a d'anciens poulets et des procs, des juges, des journaloux. François, tu ne vas pas me dire que ça te file le trac, des curieux et des procs tu t'en es coltiné quelques-uns dans ta longue carrière.

– Vincent, ne m'en parle pas !

– Les lardus qu'on va s'embrayer, c'est des vieux singes à la retraite, sois pénard, ils vont pas t'embaluchonner à leur âge, ils n'ont plus les ratiches pour mordre, ils pioncent avec le râtelier sur la table de nuit.

– Je me demande Vincent, si c'est bien notre place.

– Ça, François, il ne fallait pas accepter, maintenant que l'on est dans le dur, c'est trop tard, mon pote. »

Enfin, on arrive. J'aide François à descendre en faisant très gaffe à sa guibole estropiée (cadeau de la gestapo allemande), ce n'est pas facile pour lui de se taper les marches, elles sont trop hautes, je le cramponne, ça baigne, on est sur le quai.

Cinq gonzes nous attendent, celui avec une paire de cluques et une tronche d'instituteur du cours élémentaire première année, s'approche dare-dare, tend la pogne à François, en disant d'une voix fière comme Artaban :

« *Je suis content de vous recevoir Monsieur Marcantoni, je me présente : Didier Gaillot, président et organisateur du festival, ancien juge d'instruction des Sables.* »

François est blême, il se décompose, il me balance un regard qui en dit long sur ses pensées :

– *Moi de même, Monsieur le Juge, je suis ravi de faire votre connaissance.* »

Mais quel faux-jeton ce François, je fais un énorme effort pour ne pas me poiler. L'organisateur en chef me sert aussi la paluche. Les quatre mecs qui l'accompagnent nous font signe de les suivre ; ma parole, on se fait soulever... on est tombé dans un traquenard.

Au moment de grimper dans leur tire, François se penche vers moi et me balance à l'oreille :

« *Qu'est-ce qu'on est venu foutre dans cette galère, je crois qu'on est fada.* »

Le président :

« *Il est déjà vingt et une heures trente, je vous suggère que nous allions directement au restaurant, où vous êtes d'ailleurs attendu, Monsieur François.* »

François règne dans une hypocrisie digne de lui même :

« *Nous sommes à votre entière disposition, mon cher ami.* »

Ça fait à peine trois minutes qu'il le connaît, qu'il lui envoie déjà du « cher ami » ; au train où c'est parti, dans une plombe, sûr qu'ils se barrent en croisière tous les deux.

Ces types sont bien élevés, ils nous demandent si nous nous sommes tapés un bon voyage. Comme nous n'avons pas inventé l'eau pour faire cuire les nouilles :

« *Ça va, sans problème, mais un peu long tout de même.* »

De loin j'aperçois la boîte à poulagas, j'ai une légère angoisse, ça va, c'est bon, on passe tout droit, et merde, voilà maintenant la gendarmerie, ouf, ça va, on s'arrête pas !

Nous poussons enfin la lourde du resto, l'organisateur nous cogne le tour des tables en serrant la cuillère de tous ces Messieurs dames, sapés comme des princes !

« *Marcantoni, permettez-moi de vous présenter machin, avocat général auprès de la Cour de Paris et sa charmante épouse.* »

Bon d'accord, mais elle n'est plus toute neuve la charmante.

« *Le juge truc des Sables, ainsi que sa gracieuses épouse.* »

Pour celle-là, je suis OK, elle trimbale au moins cent vingt kilos ; pour être gracieuse, elle est gracieuse, et même bien grasse, la garce.

« *Madame et Monsieur chose, ancien patron de la Criminelle du 36.* »

François :

« *Ah mais toi, je te reconnais, tu m'as harponné il y a un bail de ça, eh bien, tu vois, je t'ai pas oublié !* »

La volaille retraitée :

– *Moi non plus, monseigneur, tu nous en a fait mangé des nuits blanches à te filocher, mais bon, on était jeunes et beaux, c'était le bon temps.*

François :

– *Moi, t'as remarqué, je n'ai pas changé d'un poil. [Le vieux, c'est un virtuose du cirage de pompes.] Ça va le poulet, tu vas bien ? Ça te file pas trop le bourdon de ne plus rien branler, ça doit te manquer, les calibres, les menottes et les truands.*

– *Franchement François non, au début peut-être, mais maintenant, je me la coule douce !*

François :

– *Eh bien, je suis content pour toi !* »

Je le connais par cœur, je sais qu'il est content le Corse de son arrivée en vedette : tout le monde le mate, pour lui, c'est que du bonheur, rien que du bonheur ; je ne vais pas faire la liste de tous les « enchantés » qu'on se farcit, il y a de quoi remplir quatre autobus et deux annuaires. Ce qui est officiel, c'est qu'on joue à l'extérieur, on n'a jamais porté les mêmes maillots, et pas dans la même division non plus.

La vache, il y a du beau linge ; après ce tour de piste de la mondanité, plutôt surprenante, on s'assoit enfin pour grailler un morceau.

À quatre-vingt-cinq balais, François rayonne avec un sourire de jeune premier :

« T'as remarqué, ici tout le monde me reconnaît. Vincent, tu ne voyages pas avec n'importe qui ; je te connais, tu vas me filer le bourdon, ce ne sont que des poulets et des magistrats, mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, ces gens-là ont toujours eu de l'affection pour moi... »

– Dis-moi François, celui qui t'a filé cinq piges dans les dents de travaux forcés, tu crois qu'il t'affectionnait beaucoup celui-là ?! Arrête-toi de jouer les minets, vieux coq en chaleur : les poulettes, elles ne sont pas pour ta vieille barbe ; pense plutôt à grailler un morceau et n'oublie pas tes cachetons, et les whiskies pour ce soir, tu laisses tomber.

– Alors toi, si j'avais su, je t'aurais laissé à la Gare de Lyon.

– François, ça m'aurait fait de la peine, vu qui nous entoure !

– Oh là Vincent, je sens à ton regard un brin de jalousie, que veux-tu, quand t'es célèbre, eh bien, t'es célèbre ! C'est comme ça, mon pote, je n'y peux rien, et toi non plus d'ailleurs !

– Ce qui est certain, c'est que le jour où ton bon Dieu adoré a distribué la modestie, toi, t'es passé au travers.

– Oh Vincent tu me lâches, laisse-moi manger tranquille.

– Tu sais François, ce que disait mon père ? Que tranquille, il est mort d'ennui.

– Parole Vincent, si j'avais été ton pauvre père, tu peux me croire, je t'aurais étranglé dans ton berceau, et sans aucun regret !

Notre voisine de table, une charmante journaliste belge, est surprise des pulsions infanticides de François :

– Monsieur Marcantoni, je vous trouve très méchant avec votre ami.

– Mais, chère Madame, François n'est pas horrible qu'avec moi, c'est avec tout le monde, c'est un vrai cochon sauvage corse qui marche qu'à la châtaigne.

François :

– Ma pauvre dame, quand je disais que son père aurait dû l'étrangler, vous voyez bien que j'avais raison.

La Belge :

– Je vous rassure Monsieur François, je ne ferai pas la une sur vos propos menaçants.

François :

– Je ne plaisante pas, ce soir il y passe, et pour de bon.

– N'oubliez pas Madame qu'il n'en serait pas capable, rien que pour refourguer mon bifton de retour. »

La journaliste a l'air d'être drôlement au parfum du passé sulfureux de l'étrangleur mondain ; sa notoriété, jusqu'au plat pays, le glorifie encore un peu plus.

Depuis que j'ai mis les pompes au bord de la flotte, j'ai pas trop jacté, j'esgourde, normal, ce n'est pas moi l'invité, je ne sais pas trop comment jacasser avec ce monde, comme chantait le grand Jacques Brel : *« Avec ces gens-là Monsieur... »*

Nous sommes tellement loin de notre marmite habituelle...

Je suis à la ramasse, il faut dire que la dernière fois que je me suis respiré un magistrat à un doigt du pif, c'était pas du tango argentin, ni de la câlinerie suédoise ; alors, j'angoisse un peu, mais bon, je suis chocolat, il faut faire avec.

Il y a que ce François pour m'entraîner dans un tel parcours, alors, je me les embroche jusqu'au bout, et arrive ce qui arrive, je ne peux pas planter le *showman* en pleine représentation, et puis merde, c'est tellement batte de mater le parrain, heureux comme une starlette qui vient de se faire dégoupiller pour la première fois.

Il se fait tard, on picole, à chaque godet que je descends, je trouve ces enfoirés de justiciers de plus en plus fréquentables, et même assez comestibles : ce n'est pas de ma faute, j'ai toujours eu l'alcool bourré de tendresse

Il est deux plombs du mat quand on décide d'aller se fermer les yeux, j'ai un drôle de coup dans la voilure, ça doit être l'air de la mer.

Avant de me filer au pageot en me grattant les ratiches, je pense à toutes ces trombines : loin de leur sale turbin, elles paraissent moins féroces.

Il faut que je rentre dans la danse, puisque, demain, on va se les respirer toute la tournante ; ce qui me turbine, c'est que je ne sais toujours pas dans quelle guimauve on a plongé, alors je m'endors en comptant : un magistrat, deux magistrats, trois poulets, quatre magistrats !

Je me file dans la cornée un copieux petit-déjeuner, je m'avale trois cachetons pour calmer mon mal de sirop, dû à la flotte que j'ai tizé la veille.

Je retrouve François et toute la compagnie à la réception de l'hôtel en train de jacasser comme s'il avait retrouvé des amis d'enfance ; le spectacle vaut le jus, ça me sidère !

Depuis un siècle, le Vieux m'a fait avaler des tonnes de parcours de touristes à la mords-moi-le-nœud, plus rien ne devrait m'étonner.

Et pourtant, sur le coup, la photo me file envie de gerber, j'ai les rosiers qui ont du mal à reflleurir, j'ai des fourmis qui bastonnent au fond du bide ; je n'ai plus le choix : la marée est montée, il faut ramer sur la vague.

Obligé, je sers à nouveau la cuillère à toute la smala :

« *Bonjour, vous avez bien pioncé, l'hôtel vous convient-il ?, etc. »*

À peine terminés les salamalecs, que nous voilà barrés. Je me demande ce qu'on va branler, le parrain et ma grande carcasse qui sort tout juste de cabane. Direction le palais de l'injustice, ça m'embrouille cher les broquilles.

Je me déballonne pas, je griffe le taulier, le prince des baveux parisiens : Jean-Louis Pelletier. Je ne sais pas pourquoi, mais je me sens légèrement plus près de lui que de tous les autres, ce type a une bonne gueule sympa.

« *Excusez-moi, Maître, on va où comme ça, et faire quoi ? Vous savez, nous et la justice ce n'est pas du tout la même limonade ?*

– *Vous allez voir, c'est très particulier, c'est étonnant, et plutôt pittoresque ; je ne vous en dis pas plus, je vous laisse le plaisir de découvrir par vous-même.*

Avec ça je suis servi, ça me fait une belle jambe, avec son « pittoresque » et son « particulier ».

– *Je vous remercie Monsieur l'Avocat.*

– *Ne soyez pas inquiet, Vincent, tout va bien se passer.*

En me marrant, je lui rétorque :

– *Vous au moins, c'est sûr et certain, vous ne bossez pas dans la boulange.*

– *Pourquoi vous me dites cela ?*

– *Oh ça serait trop long Maître. Un autre jour peut-être, j'aurais l'occase de vous raconter une magnifique balade humaine sur un certain juge d'instruction et les effets dévastateurs du manque de contrôle psychiatrique dans cette corporation.*

– *Vincent, vu mon âge et ma longue expérience, rien ne peut plus me surprendre, j'ai vécu tellement de péripéties.*

– *Vous verrez, Maître, que la mienne de péripétie, ce n'est pas du pipi sur le gazon, c'est même du costaud.*

– *Eh bien, venez me voir, nous en discuterons ensemble.*

– *Pourquoi pas, dès que je rentre au bercail, je vous appelle.*

- *Je vous donne mon numéro Vincent.*
- *C'est inutile, j'ai trois cents potes qui sont, depuis belle lurette, vos fidèles clients.*
- *À plus tard Vincent, il faut y aller.*
- *À plus Monsieur l'Avocat. »*

Comme les programmeurs ont mis les panards dans des grandes pompes, nous sommes conduits, s'il vous plaît, par un chauffeur mis à notre entière disposition et qui nous dépose au pied des marches du palais.

Alors là, bonjour, je suis sur les rotules, bouche bée.

Il y a une telle queue, on se croirait devant un ciné ou un concert de rappeur. C'est incroyable, nous passons devant une énorme file d'attente prête à enquiller pour la salle d'audience ; je me plante pas, c'est vraiment la salle du tribunal.

Il y a bien les étagères ou d'habitude sont perchés les distributeurs de punitions ; en face, sur la gauche, au ras des planches, le bocal à fermentation où l'on boucle les gonzesses ou les gonzes qui vont manger les additions : ils ont tellement le trac qu'ils sautent par-dessus la rambarde pour leur fracasser la tronche, qu'ils préfèrent les garder sous serre. Aujourd'hui, bien entendu, il n'y a pas de poissons dans le bocal !

J'ai des tourbillons de rancune qui me remontent, j'ai l'impression d'avoir remis à nouveau mon palpitant dans la chambre de destruction de Paname.

L'organisateur déroule à François le scénario : il lui apprend qu'il va jouer le rôle de l'assesseur ; en plus simple, qu'il va déposer son gros cul à la place de la bonne femme ou du lascar qui, d'habitude, est assis à la droite du seigneur président, celui qui distribue avec une grande générosité, les années (de prison, de placard, de tôle, de ballon, de trou, de chtar, de ratière).

C'est splendide, le braqueur des *Traction Avant*, le pacha du milieu français, va se cloquer en lieu et place du subordonné : c'est à tomber dans le cirage, il faut l'avalier, c'est complètement barje !

Moi, je suis en avalanche par les chocottes, mais le père Marcantoni c'est le Mont Blanc, l'Annapurna, l'Everest ; il faut le voir, c'est loin de lui déplaire, le cabotin va pouvoir caboter.

Il n'en peut plus de frimer, il se prend pour Robert De Niro ou Brad Pitt, sur les marches de Cannes.

Le François, pour rouler sa caisse, il la roule sa caisse, il est chaud bouillant, prêt à taper dur, dans le chaud du chaud.

C'est con, mais c'est mézigue qui a les guiboles qui flageolent, comme une truffe ; je me dérègle de partout.

J'ai la trouille pour lui, je flippe à mort. Je patauge dans la mare à canards, j'emboucane tellement le largué, pire le naufragé.

L'un des collaborateurs qui charbonne dans l'organisation, renifle de loin que je suis en pleine brasse coulée :

« *Bonjour, je me présente : je m'appelle Jacques.*

- *Enchanté, Jacques.*

- *Moi c'est...*

- *Inutile, toi, je sais, c'est Vincent.*

- *Peux-tu de me dire, Jacques, ce qu'on est venu foutre dans cette rumba ; depuis que j'ai vu la mer, je rame, je fais la planche, je coule, je dérive, pire je me noie.*

- *Comment Vincent, on ne t'a pas mis au courant ?*

J'ai beau me les creuser profond :

- *Mais c'est quoi tout ce cirque Jacques ?*

- *Il y a maintenant Vincent, plus d'une dizaine d'années, Monsieur le juge Didier Gallot avec Alphonse Boudard, l'écrivain, ont eu l'idée d'organiser ce festival qui permet de*

réunir diverses personnes ayant un rapport direct ou indirect avec le sujet choisi. Par exemple : les braqueurs, les escroqueries ; ça peut être aussi le monde des truands, de la prostitution, ça change chaque année. Cela permet à différentes personnalités de prendre la parole librement, selon le thème choisi.

– Jacques, tu ne vas pas me dire que tous ces gens qui font le poireau dehors, c'est pour écouter les élucubrations pathétiques sur la crapulerie française, non ?

– Eh oui Vincent, depuis huit heures ce matin, ils attendent, ils sont environ neuf cent, mille ; à chaque saison, nous sommes même obligés de refuser du monde. »

[...]

© Gérard VINCENT / AUTEURS DU MONDE